

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

JOURNAL DES FAMILLES.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois,
par livraison de 20 pages.

Pour Abonnement : six Mois, \$1.00 ; un An, \$2.00.
Bureaux à Montréal : 52, Rue St. Gabriel.

SOMMAIRE.—Chronique.—La neige, par un abonné, (suite).
—Les grands Papes; les Papes des Catacombes; second
siècle, par J. P. R.—Pèlerinage à Jérusalem, par M. Ray-
mond, (suite).—Les suites d'une adoption, (suite).

Chronique.

SOMMAIRE.—Nécrologie : Mme Trudel, les Révs. J. Bailey,
des Trois-Rivières dit Picard, Louis Gingras et Mansseau, et
l'hon. juge Bowen.—Cabinet de Lecture Paroissial.—
Encore les Fénians.—Changement de ministère au Nou-
veau-Brunswick.—Mort de Mgr. Parisis, évêque d'Arras.—
Mort de l'ex-reine de France.—Faits divers.

Bien que le choléra ne soit pas encore arrivé parmi nous, c'est cependant notre devoir de commencer cette chronique par la nécrologie. Nous le devons, parce que la mort, en frappant son épouse, vient de briser le bonheur domestique de l'un des directeurs de l'*Echo*, et que nous désirons lui exprimer de suite toute notre sympathie. Oui, nous ressentons vivement la douleur dont notre ami, M. le Docteur Trudel, est affligé dans ce moment, et nous éprouvons d'autant plus le besoin de la lui témoigner, que cet estimable citoyen prend une plus grande part à notre œuvre. Nous n'avons pas oublié, et nous n'oublierons jamais que c'est dans les salons de M. le Dr. Trudel que se tinrent les premières assemblées du comité de construction du Cabinet de Lecture Paroissial et qu'a été discuté le projet de notre publication. Pourquoi fallait-il que le deuil pénétrât dans cette excellente famille? c'est le secret de la Providence; respectons-le.

Les trois diocèses de Québec, des Trois-Rivières et de Montréal viennent de perdre des prêtres distingués dans leur clergé respectif.

Aux Trois-Rivières, le Rév. M. Joseph Bailey, curé de St. Pierre les Becquets, est décédé le 23 de mars dernier. Nous empruntons les détails suivants de la vie de ce bon prêtre à la notice nécrologique publiée par le *Journal des Trois-Rivières*:

“ M. Joseph Bailey était né le 2 avril 1819 à

Ste. Anne de la Pérade. Il n'avait donc que 47 ans lorsque la Providence le trouva mûr pour la vie éternelle. C'est dans le séminaire de Nicolet que ce saint prêtre passa les années de sa jeunesse. Il y fut toujours un modèle de piété et de sagesse. Ses manières franches et agréables, sa figure toujours rayonnante de joie lui avaient gagné l'estime et l'amitié de tous ses compagnons. Les heureux talents dont il était doué et son amour de l'étude lui avaient fait remporter en maintes circonstances les plus brillants succès dans cette maison d'éducation. A la fin de son cours, il crut que la Providence l'appelait au sacerdoce, et il embrassa l'état ecclésiastique.

“ Ordonné prêtre le 6 janvier 1844, il fut appelé comme vicaire aux Trois-Rivières, où il demeura pendant six ans. L'on sait ce que fut son séjour au milieu de nous. L'on a pu apprécier, pendant le cours de ces six années, toute la beauté et toute la bonté de son caractère. On se rappelle encore ce sourire de franche gaieté qui ne quittait un seul instant ses lèvres, cette âme ardente pour Dieu et pour le bien, mais surtout ce cœur charitable et compatissant, trésor inépuisable de consolation et de soulagement pour l'infortune et la misère. Ah! combien de larmes séchées dans l'espace de ces six ans par cette main généreuse! combien de cœurs souffrants dans lesquels il a fait couler le baume bienfaisant de la charité qui inondait le sien! Ce zèle s'est surtout manifesté en 1846 à la Grosse Ile, alors que les fièvres typhoïdes sévissaient avec le plus de rigueur, et décimaient ces pauvres émigrés irlandais qui avaient quitté leur patrie dans l'espoir de trouver plus de bonheur et plus de liberté sur la terre étrangère. M. Bailey obéit avec empressement à l'ordre de monseigneur de Québec qui l'envoyait porter les secours de la religion dans cette île, alors infectée d'une terrible épidémie. Il y fit preuve d'un dévouement qui faillit le conduire au tombeau encore à la fleur de l'âge, car il fut atteint du fléau. Heureusement que les soins qui lui furent prodigués le ramenèrent à la santé. Cependant, il contracta dès lors le germe de la ma-

ladie qui vient de le ravir à l'affection de sa paroisse. Et ainsi on peut dire qu'il est mort victime de son zèle et de son dévouement.

“ Il partit des Trois-Rivières en 1850 pour aller au Cap de la Madeleine où il demeura un an. Il fut ensuite nommé curé de la paroisse de St. Maurice, qui eut le bonheur de le conserver pendant quatre ans. Il opéra un bien immense dans cette paroisse, où son activité et son énergie avaient un vaste champ à exploiter. Aussi ses anciennes ouailles ont conservé le meilleur souvenir du temps qu'il a vécu au milieu d'eux, et M. Bailey lui-même conserva une affection toute particulière pour ses anciens paroissiens de St. Maurice, aux prières desquels il se fit recommander quelques jours avant sa mort.

“ Rien n'atteste mieux toute l'estime et toute la confiance que ses vertus lui avaient acquise dans cette paroisse, que le regret général qui s'y manifesta en 1855 lorsqu'il lui fallut en partir pour se rendre à St. Pierre-les-Becquets, où son évêque l'appela.

“ C'est dans cette dernière paroisse surtout que brillèrent ses précieuses qualités. C'est là qu'il fit preuve d'une prudence et d'une sagasse extrême. Sa main sûre et vigilante a guidé pendant plus de dix ans St. Pierre-les-Becquets dans le chemin de la paix et de la prospérité. Elle y a élevé au Seigneur un temple qui attestera pendant longtemps ses généreux efforts, ainsi que toute l'habileté et tout le goût dont il a fait preuve dans cette riche construction. Ce n'est pas à tort que St. Pierre-les-Becquets pleure aujourd'hui amèrement la perte de son pasteur. Cette paroisse a droit de verser des larmes sur la tombe de celui qui a tant fait pour elle pendant sa vie.”

— Les journaux de Québec nous apprennent la mort d'un autre membre du clergé : celle de M. l'abbé Thomas Ferruce des Troismaisons dit Picard, curé de St. François de l'Île d'Orléans, arrivée dans cette paroisse, jeudi, le 5 courant. Voici sa courte biographie que nous empruntons au *Courrier du Canada* :

“ M. Des Troismaisons était né à St. Pierre, rivière du Sud, le 12 janvier 1796, et avait été ordonné prêtre à Québec, le 17 octobre 1819. D'abord vicaire à St. Hyacinthe, il fut envoyé, l'année suivante, comme missionnaire à la Rivière-Rouge. A son retour, en 1827, il fut chargé de la cure de St. Urbain, où il demeura six ans. En 1833, il fut transféré à St. Germain de Rimouski, avec la charge des missions qui en dépendaient alors. Depuis 1850 il était chargé de la paroisse St. François.”

— On connaît aussi la mort du Rév. Messire Ls. Gingras, ancien Supérieur du Séminaire de Québec. Ce monsieur était âgé de 69 ans. Il était natif de la paroisse de Ste. Marie de Ramsay, dans le diocèse de Montréal. Il reçut son éducation par la protection de Mgr. Signay, alors curé de Ste. Marie. Il fut fait prêtre à Québec, le 3 novembre 1820, et nommé vicaire de la cathédrale, puis ensuite successivement missionnaire de Memramcook, curé de Ste. Foy, de St. Pierre d'Orléans et du Cap St. Ignace. En 1833, il retourna au séminaire de Québec, où il a exercé depuis presque toutes les charges importantes, y compris celle de Supérieur.

— A Montréal, nous avons à déplorer la perte d'un prêtre bien remarquable, M. le grand-vicaire Manseau, ancien curé de Longueuil, chanoine de la cathédrale, et plus tard curé de Joliette.

M. Manseau était âgé de 79 ans, étant né à la Baie du Febvre, en 1787. Il fit ses études au collège de Nicolet et fut ordonné prêtre en 1814. Il n'abandonna ses travaux apostoliques que quand il ne se sentit plus la force de les remplir.

Il est mort le 7 courant, à l'Hospice St. Joseph, à Montréal. Son service a été chanté à la Providence, et le corps transporté à Joliette, à la demande de ses anciens paroissiens, pour être inhumé dans les voûtes de son église.

— Le hon. juge en chef Bowen est aussi décédé à Québec, le 11 courant. Il était né le 1er décembre 1780, et par conséquent il était parvenu à l'âge vénérable de 85 ans, 4 mois et 11 jours. Il monta sur le banc judiciaire, le 3 mai 1812, et conséquemment, il aurait été 54 ans juge le 3 mai prochain. Il était juge en chef depuis dix-sept ans. Il fut nommé conseiller Législatif en 1823 et président du conseil en 1837.

— Le Cabinet de Lecture a donné sa seconde séance publique mardi, 3 avril courant. L'auditoire était nombreux et capable d'apprécier le mérite des différents articles du programme, rempli par MM. J. O. Joseph, Raymond et Stevens.

M. Joseph a ouvert la séance par la lecture d'un essai sur la société et sa destinée. Le développement de la thèse qu'il avait entreprise sur ce sujet dénote chez lui du talent et de l'étude. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de dire que le lecteur a semblé juger trop défavorablement de son œuvre et nous a empêché de juger complètement de son mérite en la lisant précipitamment et à voix basse.

M. Raymond a continué la lecture de son voyage en Terre Sainte. Il a su, comme la première fois, se ménager l'attention de son auditoire et provo-

quer son intérêt. Il raconte bien et fait partager à ceux qui l'entendent les impressions tour à tour pénibles et glorieuses qu'inspirent la visite des lieux témoins de la vie, des souffrances et de la gloire d'un Dieu.

M. Raymond est étranger à ce pays. Nous ne savons s'il a l'intention de se fixer au milieu de nous. Dans tous les cas, M. Raymond ne pouvait se présenter au milieu de notre société sous de meilleurs auspices, et a su gagner immédiatement ses sympathies.

« Les avantages de la surdité, » voilà encore un sujet bien choisi pour provoquer la verve de notre spirituel conteur, Paul Stevens. Depuis longtemps les habitants du Cabinet de Lecture s'attristaient de son long silence et regrettaient les petites leçons de morale que contiennent toujours ses œuvres ; mais, il faut le dire, elles sont revêtues de formes si attrayantes, que personne ne peut en vouloir à celui qui réussit à nous amuser si bien de nos propres travers. M. Stevens n'a pas trompé l'attente de son auditoire ; son travail avait une couleur locale et originaire.

Enfin, les applaudissements prodigués aux trois lecteurs constatent pour ces messieurs un succès d'autant plus marqué que l'auditoire qui les donnait était plus en état d'apprécier le mérite respectif de leurs travaux.

— Il nous faut bien malgré nous parler encore des Fénians. On annonce un mouvement de leur part vers le Nouveau-Brunswick ; on leur prête l'intention de s'emparer d'abord de Campo-Bello comme base d'opération. En effet, les dépêches télégraphiques de Eastport nous apprennent que les Fénians se réunissent dans cette localité, qu'ils y tiennent conseil, et que d'autres arrivent continuellement. Mais, d'un autre côté, des vaisseaux de guerre anglais se portent sur ce point et surveillent les opérations des ennemis.

Ici, on croit d'autant plus facilement à une attaque quelconque quelque part que les affiliés du Canada, en petit nombre, Dieu merci, se sont mis en route pour aller rejoindre leurs amis des Etats-Unis. Murphy, désigné comme le *Head centre* du Canada, a été arrêté à Cornwall avec cinq compagnons. Ils avaient pris passage pour Portland. Murphy était armé de deux revolvers et d'une grande quantité de munitions. Ses compagnons étaient également armés de revolvers et de cartouches. D'autres ont été arrêtés depuis à Toronto. Ils subiront leur procès sous accusation d'avoir pris part aux complots des Fénians.

— Le ministère du Nouveau-Brunswick a donné

sa démission, et M. Wilmot a été appelé par le gouverneur à en former un autre. Il s'est adjoint M. Tilley, M. Fisher et M. Mitchell. Ce nouveau gouvernement se forme dans le sens de la confédération, conformément aux intentions expresses du gouverneur.

— L'Eglise, l'épiscopat, les catholiques, la société toute entière viennent de faire une perte cruelle. Mgr. Pierre-Louis Parisis, évêque d'Arras, a succombé aux suites de l'attaque d'apoplexie dont il avait été frappé.

Athlète infatigable, il est mort comme il avait vécu, debout sur la brèche, dans l'accomplissement de l'œuvre de Dieu.

Né à Orléans, le 11 avril 1795, successivement vicaire de Saint-Laurent puis de Saint-Paul, dans cette ville, et curé de Gien en 1828, il fut sacré évêque de Langres le 8 février 1835, et transféré à l'évêché d'Arras le 5 septembre 1851.

Après la révolution de 1848, nommé, par les électeurs de Morbihan, représentant à l'Assemblée constituante où il fut président du Comité des cultes ; puis à l'Assemblée législative, il y déploya les qualités éminentes qui le distinguaient.

Personne n'a pu oublier cet immense mouvement à la fois catholique et libéral qui s'est produit dans le clergé français, principalement de 1830 à 1848, et que le Souverain-Pontife, Pie IX lui-même, vint sanctionner de sa haute initiative dès le début de son règne. Or Mgr. Parisis fut pour ainsi dire, en France, le chef de cette grande croisade entreprise pour la revendication de la liberté de l'enseignement et de toutes les libertés.

Nous ne pouvons résumer ici les innombrables écrits qu'il publia alors sur ces graves questions qui sont loin d'avoir perdu le mérite de l'actualité. Ils forment, dans leur ensemble, comme un véritable manuel des devoirs et des droits de l'Eglise et des catholiques dans la société civile et politique. Il serait plus opportun qu'on ne parût le supposer de les consulter et de les méditer aujourd'hui de nouveau.

La liberté n'est pas seulement l'éternelle question du genre humain, mais elle est surtout la question fondamentale de ce siècle agité, qui ne veut pas plus du despotisme de l'Etat que de l'anarchie. C'est ce que démontrait naguère encore l'un des plus éminents prélats de l'Allemagne, Mgr. Ketteler, évêque de Mayence, dans son ouvrage si remarquable, intitulé : *Liberté, Autorité, Eglise*.

Le grand rôle accompli par Mgr. Parisis dans nos longues luttes politiques était rehaussé de tout l'éclat de ses vertus épiscopales. Aussi le *Propa-*

gateur du Nord et du Pas-de-Calais s'exprime-t-il en ces termes au sujet de cette perte immense :

« La nouvelle de la mort de Mgr. Parisis, rapidement propagée par toute la ville, y a causé une consternation générale. Il n'est donc plus, ce grand évêque que tous étaient fiers de voir à la tête de notre beau diocèse ! Il n'est plus, le créateur de tant d'œuvres qui resteront pour le bien des âmes ! Il n'est plus, ce génie qui savait si bien combattre l'erreur, si bien éclairer les pauvres et les simples !

« Il semble qu'un vide immense vient de se faire. Pour tous, c'est comme si l'on avait perdu un ami ou un père. Mgr. était l'un et l'autre pour ses diocésains. Tous ceux qui l'ont approché attesteront la vérité de nos paroles : Mgr. Parisis avait le cœur grand et généreux. Une plume plus autorisée le démontrera prochainement dans nos colonnes.

« Le corps de l'évêque d'Arras, décédé dans sa soixante et onzième année, est exposé dans une chapelle ardente à la vénération des fidèles à partir d'aujourd'hui. Son service funèbre sera célébré mardi prochain, 13 mars. »

— Les journaux de Londres nous apprennent une triste nouvelle, celle de la mort de la courageuse et digne compagne du roi Louis-Philippe, arrivée le 4 mars. Voici en quels termes l'*Express* a annoncé ce douloureux événement :

« Nous annonçons avec regret la mort de l'ex-reine des Français, Marie-Amélie, qui est décédée ce matin à onze heures et un quart, à Claremont, près d'Essex, où Sa Majesté a résidé pendant la plus grande partie de son long exil. L'illustre défunte était née le 26 avril 1782, et aurait complété, par conséquent, dans peu de semaines, sa 84^e année. Sa Majesté était fille de Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles, et avait épousé, le 25 novembre 1809, Louis-Philippe, duc d'Orléans, plus tard roi des Français.

« On sait que de ce mariage sont issus cinq fils et trois filles, à savoir : Ferdinand, duc d'Orléans, mort en juillet 1842 ; le duc de Nemours, né en octobre 1814 ; François, prince de Joinville, né en août 1818 ; le duc d'Aumale, né en janvier 1822 ; Antoine, duc de Montpensier, né en janvier 1824 ; Louise, feu la reine des Belges, et la princesse Clémentine, née en juin 1817, mariée en 1843 au prince de Saxe-Cobourg-Gotha.

« Sa Majesté a eu sa part des inquiétudes de 1830 qui précédèrent l'élévation de Louis-Philippe au trône, après la déchéance de son parent Charles X. La reine était venue en Angleterre après l'abdication de Louis-Philippe, en 1848. Pendant le temps de sa résidence à Claremont, la vertueuse et

pieuse reine s'était rendue chère aux habitants par ses actes de charité. »

— Les représentants des puissances signataires du traité de Paris, c'est-à-dire de la France, de l'Autriche, de la Grande-Bretagne, de l'Italie, de la Prusse, de la Russie et de la Turquie, ont tenu, le 10 mars, au ministère des affaires étrangères, sous la présidence de M. Drouyn de Lhuys, la première séance de la conférence convoquée pour délibérer sur les questions soulevées par les derniers événements survenus dans les Principautés danubiennes.

— Les lettres de Rome du 7 annoncent que le pape avait accordé une longue audience à M. César Cantù, qui représente dans le Parlement d'Italie les catholiques qui défendent à la fois les intérêts de l'Église, ceux de la liberté et les vrais principes de l'indépendance nationale. Bien qu'on affirme qu'il n'a aucune mission politique, le député italien n'a pu se rendre à Rome, en ce moment surtout, que dans un but de quelque importance.

— Le départ du baron de Meyendorff est fixé au mois prochain.

— Le cardinal d'Andréa a résolu de retourner à Rome. Le Souverain-Pontife a donné son consentement à cette détermination, à la condition que le cardinal se présenterait au Vatican.

— Les conférences franco-italiennes pour le partage de la dette pontificale ne sont pas commencées ; et l'affaire ne se traite encore que par correspondance.

— D'après les informations du *Mémoire diplomatique* et de la *France*, on aurait élaboré, il y a déjà quelques semaines, à Rome, et transmis à Mexico, un projet de concordat entre le Saint-Siège et le Mexique, dont les bases auraient été admises par l'empereur Maximilien et ses conseillers. On suppose que dans son ensemble au moins, la négociation peut être considérée comme terminée à la satisfaction des deux contractants.

— L'*Annuaire pontifical*, pour l'an de grâce 1866, vient de paraître à Rome ; il nous fournit les renseignements et les chiffres suivants sur la hiérarchie ecclésiastique et sur le gouvernement de l'Église :

Pic IX (Jean-Marie Mastai-Ferretti) est né à Simigaglia, le 13 mai 1792, et a été élu le 16 juin 1846. Il est par conséquent dans sa soixante-quatorzième année et dans la vingtième de son pontificat.

Le Sacré-Collège renferme en ce moment 57 cardinaux : 6 de l'ordre des évêques, 43 de l'ordre des prêtres, et 8 de l'ordre des diacres. 27 de ces

dignitaires résident habituellement à Rome, les autres à Pétrauger. 17 ont été créés par Grégoire XVI et 42 (dont 2 réservés *in petto*) par Pie IX. Le cardinal doyen d'ancienneté (Mario Mattei) porte la pourpre depuis 34 ans; le plus âgé des cardinaux (Antonio Rostl) a 90 ans: le plus jeune (Giuseppe Milesi-Pironi Ferretti) n'en a que 49. Il y a 11 chapeaux vacants.

On compte dans le monde entier 12 sièges patriarcaux du rite oriental avec juridiction patriarcale, et 7 de rite latin, 24 archevêchés de rite oriental et 130 de rite latin, 46 évêchés de rite oriental et 646 de rite latin.

96 sièges, répandus dans les cinq parties du monde (12 métropoles et 84 cathédrales), relèvent immédiatement du Saint-Siège.

Le nombre des vicariats apostoliques est de 101; celui des délégations apostoliques, de 5; celui des préfectures apostoliques, de 21; celui des abbayes et autres préfectures *nulius* (de nul diocèse), de 14.

Pie IX a élevé 12 cathédrales au rang de métropoles, a érigé 4 archevêchés et 96 évêchés, a créé 16 vicariats, 1 délégation et 6 préfectures.

— Dans un temps où nous sommes menacés d'épidémie, nous ne saurions apporter trop de soin dans le choix des substances alimentaires. C'est pourquoi nous appelons l'attention de nos lecteurs sur les observations suivantes d'un journal de Paris; elles peuvent trouver leur application ici plus que partout ailleurs :

« Malgré les prescriptions de l'autorité, on voit encore des bonbons colorés en vert, en jaune orangé; ces bonbons sont dangereux parfois et toujours malsains, leur couleur étant due à des produits nuisibles et dont le simple contact peut présenter des inconvénients.

« Certaines friandises, telles que nonnettes, pains d'épice, etc., sont quelquefois enveloppées dans des papiers au plomb ou à l'arsénite de cuivre. On ne croit pas au danger, parce qu'on ne mange pas l'enveloppe: cependant bien des cas d'empoisonnement ou de maladies graves ont eu lieu chez des enfants, qui, attirés par les vives couleurs vertes, orangées, enveloppant un gâteau, une sucrerie, avaient mangé de ces produits. Disons aussi que les jouets d'enfants, les mirlitons surtout, présentent les mêmes dangers. L'enfant obéit à l'instinct qui lui fait porter tout à sa bouche, sans se douter qu'un caprice ainsi satisfait peut exposer sa vie.

« On cite l'accident d'un enfant empoisonné, parce que sa mère lui avait donné à manger une tablette de chocolat enveloppée à demi dans du papier vert, préparé à l'arsenic.

« Une troisième cause de danger pour les enfants,

c'est l'usage de certaines boîtes de couleurs destinées à l'enluminage des dessins, et qui ont causé plusieurs empoisonnements constatés. D'habiles fabricants, frappés de ces faits regrettables, ont trouvé des procédés à l'aide desquels ils préparent des couleurs qui ne peuvent causer d'accidents; mais les produits nuisibles sont encore les plus répandus.

« Les jouets d'enfant sont souvent aussi enluminés de rouge, de vert et de jaune: ce sont les couleurs les plus dangereuses. »

LA NEIGE.

(Ecrit spécialement pour l'Echo.)

(Suite.)

ARTICLE QUATRIÈME.

Voyages dans les neiges, leurs dangers. — Saint à qui la neige forme un toit. — Campement des sauvages. Huites des Esquimaux. — Les animaux et le froid. — Histoires de personnes ensevelies sous la neige. — La neige invite au sommeil; funestes conséquences de ce sommeil. — Solander dans la Terre de Feu. — Retraite de Moscou. — Anecdotes diverses.

Des dangers de plus d'un genre sont à redouter pour celui qui séjourne ou qui voyage au milieu des neiges: le froid, la somnolence, les tempêtes, les avalanches et la réverbération de la lumière ont fait chaque année de nombreuses victimes.

St. Pierre d'Alcantara possédait un moyen simple, mais d'une efficacité merveilleuse pour se prémunir contre le premier de ces dangers: il commandait à la neige, et la neige obéissante se mettait aussitôt en devoir de lui construire une demeure. L'histoire rapporte, en effet, que voyageant une fois pendant la nuit et se trouvant arrêté par une violente bourrasque, la neige resta suspendue en l'air, au-dessus de sa tête, pour lui servir de toit.

Ceux que n'anime point la foi vive de ce grand serviteur de Dieu et qui n'ont pas reçu le pouvoir de commander aux éléments, devront recourir à d'autres méthodes. En voici une dont s'accoutument passablement les sauvages de ce continent:

Lorsqu'après une marche pénible ils veulent prendre quelque repos, ils commencent par creuser dans la neige une large fosse dont ils tapissent le fond avec des branches de sapin; à l'une des extrémités, ils entassent de gros arbres auxquels ils mettent le feu et réservent la partie libre pour en faire leur lit. C'est là que soigneusement enveloppés dans des peaux d'ours ou de caribou, étroitement serrés les uns contre les autres, ils dorment d'un sommeil aussi profond que s'ils reposaient sur le plus mol édredon.

Si leur séjour doit se prolonger dans le même endroit, ils ne se contentent plus de la voûte du ciel pour abri et se construisent une espèce de cabane dont nous trouvons une description très-détaillée et des plus pittoresques dans les *Relations des Jésuites*: (tome 1er, année 1634.)

“ Pour concevoir la beauté de cet édifice, dit le narrateur, il faut en décrire la structure; j'en parlerai avec science, car j'ai souvent aidé à le dresser. Etant arrivés au lieu où nous devions camper, les femmes, armées de haches, s'en allaient çà et là, dans la forêt, couper du bois pour la charpente de l'hôtellerie où nous devions loger; cependant les hommes, en ayant désigné le plan, vidaient la neige avec leurs raquettes ou avec des pelles qu'ils font et portent exprès pour ce sujet. Figurez-vous donc un grand rond ou un carré dans la neige, haute de deux, de trois ou de quatre pieds, selon le temps ou les lieux où on cabane; cette profondeur nous faisait une muraille blanche qui nous environnait de tous côtés, excepté par l'endroit où nous la fendions pour faire la porte; la charpente, qui consiste en quelques vingt ou trente perches, plus ou moins, selon la grandeur de la cabane, étant apportée, on la plante non sur la terre, mais sur le haut de la neige, puis on jette sur ces perches qui s'approchent un peu par en haut, deux ou trois rouleaux d'écorces cousues ensemble, commençant par le bas, et voilà la maison faite. On couvre la terre, comme aussi cette muraille de neige qui règne tout à l'entour de la cabane, de petites branches de pin et, pour dernière perfection, on attache une méchante peau à deux perches pour servir de porte dont les jambages sont la neige même.”

Comment se faire une idée de tout ce qu'ont à souffrir les habitants de ces misérables huttes! Obligés de toujours se tenir accroupis sur la terre et trouvant à peine assez d'espace pour pouvoir remuer; brûlés d'un côté par le feu et gelés de l'autre par un vent glacial qui pénètre sans peine à travers les mille fissures de l'écorce de bouleau; asphyxiés par une épaisse fumée; importunés par les chiens de chasse qui tiennent à prendre la première place autour du foyer, il semble que l'existence doive leur être à charge! Mais l'habitude est une seconde nature, et loin de se croire malheureux, les sauvages dont nous parlons vivent heureux et contents. Ce qui le prouve, c'est que depuis plus de deux cents ans qu'ils se trouvent en contact avec la civilisation, ils n'ont rien changé à leur manière de vivre, et la description que nous venons de lire peut s'appliquer exactement aux cabanes qu'ils se construisent aujourd'hui, lorsqu'ils vont chasser durant l'hiver, au milieu des bois.

Chez les Esquimaux, où le froid se maintient pendant une grande partie de l'hiver à quarante degrés au-dessous de zéro, où, pour toutes forêts, on ne rencontre que quelques arbrisseaux rabougris, où l'on est réduit à brûler l'huile de marsouin pour se chauffer, que seraient les fiéles abris de nos sauvages? Il faut à ce peuple une protection plus efficace, et ce sont la neige et la glace qui la lui procurent.

Nous allons donner, d'après le capitaine Parry, une idée du genre d'architecture qu'il emploie:

Cinq ou six vastes huttes arrondies en forme de ruche composent la bourgade arctique. Il n'y entre, comme nous l'avons dit, d'autres matériaux que la neige et la glace. On pénètre, en rampant, par une étroite ouverture cintrée, haute de trois pieds, dans une première pièce circulaire, semblable à un four de boulanger, et avec laquelle communiquent trois chambres de forme identique. Chacun de ces compartiments, ayant quatorze à quinze pieds de diamètre sur sept d'élévation, est habité par une famille. Des

blocs de neige durcie et artistement façonnés composent les murailles de ces singuliers édifices; la plus grosse de ces pierres de taille de nouvelle espèce sert de clef de voûte. Au plafond se trouve encastrée une large table de glace à travers laquelle filtre dans l'intérieur un jour indécis et pâle. Au milieu de chaque pièce s'élève un poteau de neige servant de piédestal à une lampe de pierre où fume, dans de l'huile de baleine, une mèche de mousse, qui sert à la fois d'éclairage et de foyer pour la cuisson des aliments. Une couche circulaire de neige battue, sur laquelle sont étendues des peaux de renne et de loups-marins, en guise de matelas et de couvertures, compose le lit où repose la famille. Telle est l'habileté des architectes esquimaux que deux heures suffisent à deux d'entre eux pour la construction d'une de ces huttes.

La vérité nous oblige à dire qu'ils ne se montrent pas toujours aussi habiles que ceux dont parle le capitaine Parry. Leurs demeures se réduisent souvent à de simples trous pratiqués dans la neige, et ressemblent bien mieux à un nid de bête sauvage qu'à une maison. Le docteur Kane raconte, en effet, qu'il a vu dans un espace de six pieds sur sept, treize personnes entassées pêle-mêle, “ n'ayant, dit-il, pour se couvrir que leur saleté native et confondues comme des vers dans un panier.” C'est dans ce réduit qu'il s'est vu obligé, lui quatorzième, de passer la nuit.

Les navigateurs, lorsqu'ils font des excursions dans les glaces, empruntent aux Esquimaux leur genre d'architecture et, comme eux, s'abritent sous des tentes de neige. Ce sont évidemment les plus chaudes qu'il soit possible de construire, car une simple lampe suffit pour y maintenir une température très-supportable. Ce résultat confirme pleinement ce que nous avons dit, dans un autre article, du faible pouvoir conducteur de la neige et de l'obstacle presque infranchissable qu'elle oppose à la propagation de la chaleur.

Longtemps avant que l'homme connût cette propriété précieuse, les animaux, guidés par un instinct qui ne les trompe jamais, l'avaient découverte. Nous savons qu'un grand nombre d'entr'eux se construisent une demeure dans la neige. Ainsi, c'est là que le lièvre creuse son gîte en hiver et que les chasseurs vont le surprendre; c'est là aussi que la perdrix se blottit, comme dans un lit mollet; mais, plus prudente que le lièvre, elle a soin de tenir sa tête découverte, afin d'éviter plus facilement les pièges de ses nombreux ennemis.

Souvent le missionnaire, surpris par la nuit au milieu de vastes solitudes, n'ayant rien de ce qui est nécessaire pour se procurer du feu, plus incapable encore d'élever une cabane, est heureux de l'hospitalité que lui offre la neige, et lui, comme la perdrix, il a soin d'y chercher un refuge. Que de nuits Monseigneur Taché n'a-t-il point passées sous ce blanc manteau des régions hyperboréennes, sans que jamais il lui soit arrivé le moindre accident! Que de fois ne l'a-t-on pas entendu bénir le ciel de lui avoir ménagé un tel secours!

Pour mieux faire apprécier l'efficacité de la neige contre le froid, rappelons encore quelques faits vraiment extraordinaires dont l'histoire nous a conservé le souvenir.

Le premier a eu pour théâtre l'île de Terre-Neuve, et pour acteurs deux beaux-frères appartenant à l'équipage de la goëlette *Sir John Goldenspring*. On connaît les tristes circonstances qui amenèrent la perte de

de ce bâtiment. (1) Les matelots qui échappèrent à la fureur des vagues eurent horriblement à souffrir du froid, de la faim et de la fatigue. Ils erraient depuis huit jours au milieu des forêts, lorsque les beaux-frères dont nous parlons tombèrent d'épuisement et demandèrent comme une grâce d'être étendus l'un en face de l'autre et couverts de neige jusqu'au cou. Ces infortunés voulaient par là adoucir les amertumes de l'agonie et hâter le moment de leur mort. Mais il en arriva tout autrement : le linceuil destiné à envelopper leurs restes devint leur salut, et des hommes envoyés trois jours plus tard à leur recherche les trouvèrent encore pleins de vie, chose, dit un témoin oculaire, que je n'ai jamais pu m'expliquer.

Un fait analogue au précédent a été consigné par Rey dans son histoire du mont St. Bernard :

Un paysan porte dans un charriot des provisions au marché de St. Pétersbourg. Son fils, jeune enfant, est placé à l'arrière du charriot. Le père lui adressant la parole et n'en recevant pas de réponse, se retourne, le regarde et s'aperçoit qu'il est gelé. Dans son désespoir, il s'arrête, descend ce corps inanimé, et l'ensevelit sous la neige dans un lieu facile à reconnaître, se proposant de le reprendre à son retour pour le faire enterrer chez lui. Trois jours après, il accourt, il est près d'arriver à la place où il va retrouver son précieux dépôt, lorsque le froid le force de s'arrêter dans une cabane voisine de la route pour s'y chauffer un instant. Quelles sont sa surprise et sa joie quand le premier objet qui s'offre à sa vue dans cette cabane est son fils, assis devant le feu et bien portant ! Cet enfant, mis, par son ensevelissement sous la neige, à l'abri du froid de l'air, avait senti la chaleur revenir en lui peu à peu : il s'était dégagé et était venu chercher un asile dans lequel il avait fini de se rétablir. Si son père l'eût gardé dans son charriot, il l'eût certainement perdu.

La *Gazette des hôpitaux*, dans un mémoire du docteur polonais Krajeniski, rapporte qu'un autre paysan russe, surpris par une tempête de neige, fut retrouvé vivant après avoir été enseveli douze jours sous une avalanche.

Après plusieurs jours de recherches inutiles, on avait perdu l'espoir de retrouver même le cadavre de ce malheureux, lorsqu'un chasseur remarqua que son chien s'était arrêté à une certaine distance de la route et semblait dévorer quelque chose.

Il s'approcha et distingua un cheval enfoui profondément dans la neige. Il appela plusieurs de ses voisins, leur raconta ce qu'il avait vu, et les amena près de la fosse glacée. On se mit aussitôt à l'œuvre pour enlever la neige.

On finit par découvrir le cadavre entier du cheval attelé à un traîneau. La neige formait, au-dessus de la pauvre bête, une espèce de voûte de glace tellement dure, qu'on eut bien de la peine à la briser. Cette voûte enfin défoncée, on vit d'abord par l'ouverture s'échapper de la vapeur chaude ; et on aperçut ensuite le malheureux paysan, qui tout engourdi et tout somnolent qu'il était, finit néanmoins par répondre à l'appel de son nom.

Cet homme, revenu à lui, raconte qu'il n'avait rien mangé depuis son accident. De temps en temps seulement, il arrachait un peu de neige pour la porter à sa

bouche et étancher sa soif ; plongé dans une complète obscurité, il ne s'était en aucune façon rendu compte de la durée de son ensevelissement.

Deux des doigts de son pied gauche et trois de son pied droit se trouvaient gelés ; ses mains, quoique cruellement déchirées par les efforts qu'il avait faits pour se dégager, ne présentaient aucune trace d'engelure. Il conserva une extrême faiblesse pendant deux mois, après quoi il sembla avoir retrouvé toute son ancienne vigueur.

* * *

L'action simultanée du froid, du spectacle monotone de la neige et de la fatigue font éprouver au voyageur un pressant besoin de sommeil ; c'est là, peut-être, le plus grand danger qu'il ait à courir. Malheur à lui s'il n'évite de toutes ses forces ce repos perfide ! bientôt le froid s'emparera de ses membres, le sang cessera de circuler, il se fera un transport au cerveau, et l'infortuné ne s'éveillera plus que dans l'éternité. Ici encore nous laisserons parler les faits ; leur langage est plus éloquent que toutes les réflexions qu'on pourrait faire.

Le 16 janvier 1709, durant une expédition du capitaine Cook, Banks et Solander ayant pénétré dans l'intérieur de la Terre de Feu pour cueillir des plantes, étaient montés avec plusieurs hommes de l'équipage sur une colline assez élevée. Tout à coup le temps devint nébuleux et froid, avec des bouffées d'un vent très-piquant accompagné de neige. Il était huit heures du soir, lorsqu'après avoir satisfait leur curiosité, ils descendirent la colline et arrivèrent dans la vallée. Quoique souffrant du froid, toute la petite troupe était alerte et bien portante. Mais le docteur Solander, qui à une autre époque avait traversé les montagnes de la Norvège, craignait pour ses compagnons la stupeur et l'engourdissement. Il les conjura de ne point s'arrêter, quelque peine qu'il pût leur en coûter, leur disant : Quiconque s'assiera, s'endormira ; quiconque s'endormira, ne s'éveillera plus. Cet avis les alarmant, ils marchèrent avec courage. Le docteur Solander fut le premier qui, ne pouvant résister à ce besoin de sommeil, contre lequel il s'était efforcé de prémunir ses compagnons, demanda qu'on le laissât se coucher. Banks lui fit des remontrances inutiles : il s'était déjà étendu sur la terre couverte de neige. Ce fut avec une peine extrême que son ami le tint éveillé. Richmond, un des nègres de Banks, commença à rester en arrière de ses compagnons ; prières, instances furent inutiles. Quand on disait à Richmond qu'il mourrait de froid s'il s'arrêtait, il répondait qu'il ne désirait rien autre chose que se reposer et mourir. Solander ne refusait pas de marcher, mais il demandait qu'on lui laissât prendre un instant de sommeil, quoiqu'il eût dit un moment auparavant à ses compagnons que s'endormir et périr étaient une même chose. Enfin rien ne put les retenir ; ils se couchèrent l'un et l'autre sur des broussailles et tombèrent dans un profond sommeil. Fort heureusement, des camarades envoyés en avant vinrent annoncer qu'à un mille de là était allumé un bon feu. On parvint à éveiller le docteur Solander, mais quoiqu'il n'eût dormi que cinq minutes, il avait presque perdu l'usage de ses jambes. Aidé par ses camarades, il consentit à marcher et parvint non sans de très-grandes peines à se traîner jusqu'au feu.

(1) *Foyer Canadien*, liv. de janvier 1866.

Les efforts pour relever Richmond furent inutiles. On laissa auprès de lui deux hommes qu'on espérait remplacer dans peu par deux autres, après que ceux-ci seraient parfaitement réchauffés. Les deux premiers ayant à leur disposition une bouteille de rhum, ne crurent pouvoir employer un meilleur moyen pour réveiller Richmond et se tenir éveillés eux-mêmes, qu'en faisant des libations copieuses. L'un des trois, à demi-mort, parvint néanmoins à rejoindre ses compagnons; les deux autres, après avoir erré quelque temps, s'endormirent. On essaya inutilement de les secourir et de les transporter; la nuit était noire, la neige tombait par gros flocons. Le lendemain, on les trouva morts. Quelques autres, quoique fort malades, réussirent pourtant à regagner le navire.

On connaît l'horrible retraite de Moscou dans laquelle périrent tant de milliers de braves. Ce qui leur coûta la vie fut bien moins le fer des Russes que les rigueurs excessives d'un climat auquel ils n'étaient point accoutumés, contre lequel ils n'étaient nullement prémunis; mais le froid ne leur devint si funeste que parce qu'ils ne pouvaient se défendre du sommeil; ils tombaient pour ne plus se relever, et la route qu'ils suivaient restait jonchée de leurs cadavres.

Rien ne saurait donner une idée aussi effrayante de la force irrésistible du sommeil et des effets qu'il produit, que le fait suivant arrivé en 1829, sur les montagnes des Alpes.

Un homme fut trouvé sur le chemin, debout, appuyé sur son bâton, une jambe levée et le pied posé comme dans l'action de monter. Il s'était endormi dans cette position et avait été gelé instantanément. La foudre n'aurait pas une action plus prompte ni plus terrible!

Qu'on n'aille point croire que de tels dangers ne sont à craindre que dans les régions montagneuses ou excessivement froides; on en a vu des exemples jusque dans la ville de Montréal. Un écolier se rendait au collège de ce nom, en compagnie de son frère, il y a deux ou trois ans. La neige était épaisse et fraîchement tombée, ce qui rendait le trajet passablement pénible. Il en résulta pour cet écolier une grande lassitude et un besoin excessif de sommeil; il s'endormait debout, se laissait aller à droite et à gauche comme un homme ivre, et ce ne fut qu'à force de le soutenir qu'on parvint à le faire avancer; encore fallait-il, pour cela, lui enfoncer fortement une épingle dans les bras.

J'ai vu moi-même un autre jeune homme presque dans le même état. Il se sentait pleinement découragé quoiqu'il fût à quelques centaines de pas seulement de sa demeure, et il a été nécessaire de l'y entraîner.

De ces faits et d'une foule d'autres que nous ne mentionnons point ici, découlent un enseignement qu'il importe de retenir: c'est qu'il est très-imprudent de s'aventurer seul au milieu des neiges ou des glaces, à moins qu'on ne puisse compter, en cas d'accident, sur un prompt secours. L'imprudence serait extrême, surtout, s'il régnait une de ces tempêtes dont nous aurons à parler prochainement.

UN ABONNÉ.

(A continuer.)

Les Grands Papes.

(Ecrit spécialement pour l'Écho.)

(Suite.)

LES PAPES DES CATACOMBES.

SECOND SIÈCLE.

ROME SOUTERRAINE.—LES CHRÉTIENS AUX LIONS.—LES CARDINAUX.—CURIÉSSES ORIGINES.—L'ÉGLISE MODÈLE.—RÉSURRECTION GÉNÉRALE.—LA HIÉRARCHIE.—LA RÈGLE DE FOI.—LE CULT.—INSTITUTIONS DIVERSES.—CIVILISATION ET PROGRÈS.

L'Église est entrée dans la lutte; neuf persécutions, comme autant d'orages violents, vont encore passer sur sa tête, et la barque de Pierre, balottée en tout sens par la tempête, l'espace de plus de deux cents ans, comptera à peine quelques jours sereins jusqu'à ce qu'enfin Constantin appelle les Pontifes de Rome du sein des Catacombes pour les placer sur le trône des Césars.

Alors on n'avait pas le temps d'écrire, ni celui de composer des Annales. Nous avons donc peu de documents sur les Papes du second et du troisième siècle; leurs noms, la date de leur exaltation et de leur mort, c'est à peu près tout ce que le Livre Pontifical a conservé des Papes de ces premiers temps. Mais cela nous suffit pour établir que la succession apostolique des Pontifes romains n'a point été interrompue, même en ces temps de tourmente, où l'Évêque de Rome, monté de la veille sur le trône pontifical, en descendait le lendemain pour être traîné à l'amphithéâtre et y être dévoré par les lions.

Et l'on se figure aisément ce que pouvait être la vie admirable de ces Pontifes enfouie dans les Catacombes, passée au sein des alarmes, et cependant remplie de la sollicitude de toutes les églises. Aussi cette époque est-elle une des plus glorieuses de la Papauté. Pendant ces deux siècles, la chaire de Pierre n'est occupée que par des Papes couronnés de l'aurole de la sainteté ou du martyre. Elle est encore une des plus importantes de l'histoire ecclésiastique, puisque c'est pendant cette période que l'Église se constitue sur les traditions apostoliques d'une manière définitive et telle que nous la verrons traverser les siècles suivants.

Dans l'impossibilité de nous arrêter à un pontificat résumant toute cette période, nous parcourons rapidement la suite des persécutions, indiquant en passant les souverains pontifes qui en furent les victimes, et ce qui se rattache plus particulièrement à l'Église romaine.

Avant d'assister à ces luttes sanglantes des martyrs et aux triomphes de l'Église, pénétrons un instant sous ces voûtes souterraines qui furent son berceau et où elle cacha ses enfants,

Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde,
Triomphante, elle vint donner des lois au monde,
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.

Une ville souterraine avec ses divers quartiers, ses rues, ses places publiques, ses églises, ses habitants, tel est l'aspect général que nous présentent les Catacombes.

Les quartiers de cette cité chrétienne, connus sous des noms illustres comme ceux de saint Callixte, de sainte Cécile, de sainte Agnès, de saint Laurent, sont naturellement divisés par le Tibre, et par les quinze voies impériales qui, partant du centre de Rome, en tra-

versant sa campagne, vont aboutir à tous les points du monde.

Ses rues sont de longues et d'étroites galeries où l'on ne pénètre qu'un flambeau à la main ; les unes droites, les autres tortueuses, se coupant et s'entrelaçant comme les allées d'un immense labyrinthe : dans les parois de ces galeries sont taillés des tombeaux, disposés du sol jusqu'à la voûte, comme les rayons d'une étagère. Là reposent les corps sacrés des habitants de cette cité des morts.

De vastes salles, où de toutes les directions viennent aboutir les galeries obscures, forment ses places publiques.

De distance en distance, dans les flancs de ces galeries sont creusées des grottes — plus profondes, plus élevées et plus vastes. Ce sont les églises où le pontife assemblait les fidèles pour la célébration des saints mystères. Au fond s'élève le tombeau d'un martyr, dans une enceinte réservée, entouré de lampes nombreuses ; ce sont l'autel et le sanctuaire. Sur les murs on découvre des sculptures, des peintures, représentant les portraits de Notre-Seigneur, de la Vierge et des Apôtres, des scènes de l'Ancien ou du Nouveau-Testament, des tourments du martyr qui repose en ce lieu, avec des inscriptions qui disent son nom et celui de ses persécuteurs ; des symboles du baptême, de l'Eucharistie, de la résurrection et des principaux dogmes chrétiens. On voit encore dans ces églises, modèles de nos basiliques chrétiennes, des bénitiers en forme de coquilles légères, des confessionnaux sculptés dans les murs, et une chaire d'où le lecteur lisait l'Épître ou l'Évangile, et d'où le pontife expliquait la parole de Dieu.

Servir de sépulture aux morts et de retraites aux vivants, telle fut la destination des Catacombes chrétiennes. Les fidèles des temps apostoliques cherchèrent d'abord un asile contre les persécutions dans les vastes sabblières d'où Rome entière était sortie avec ses rois, ses dieux et sa magnificence.

Mais ces carrières, trop connues des persécuteurs, devinrent bientôt insuffisantes pour le nombre des morts qu'elles devaient recevoir. Il fallut en créer de nouvelles plus sûres ; c'est alors que les chrétiens commencèrent à creuser ces vastes galeries, œuvre de trois siècles, qui, si aujourd'hui elles étaient mises à la suite les unes des autres, donneraient un parcourt de trois cents lieues de longueur, bordé de six millions de tombeaux. (1)

L'Église est toute entière dans les Catacombes, et l'on y retrouve tous les dogmes et les usages catholiques, présentés comme des nouveautés par les réformateurs modernes. Les sacrements, le sacrifice, la confession auriculaire, le culte des saints, des reliques et des images, l'usage de l'eau bénite, des flambeaux, et mille monuments de l'antiquité de nos croyances, qui sont là depuis dix-huit siècles, sans avoir été touchés de mains d'homme, comme un témoignage irrécusable de l'Apostolicité, de la Divinité, de la Sainteté de notre culte et de notre foi.

La partie la plus considérable des Catacombes se trouve hors des murs, sur la rive gauche du Tibre, et s'étend jusqu'au pied des collines d'Alban et de Tivoli. C'était comme une grande ligne de circonvallation souterraine, au moyen de laquelle le Christianisme tenait

assiégée la capitale de l'idolâtrie (1) ; c'était à la fois des cimetières et des camps remplis de guerriers prêts à renverser la forteresse du paganisme. Ainsi le tombeau de saint Pierre regardait le cirque de Néron ; le cimetière de saint Pancrace menaçait le champ-de-Mars ; la crypte de saint Paul correspondait à la colonne Cestius ; le tombeau de sainte Priscille au temple de l'Honneur ; les grandes Catacombes se dirigèrent vers le palais des empereurs et vers la Capitale ; et les assiégeants et les assiégés étaient dans une lutte continuelle ; tantôt les assiégés faisaient irruption dans les Catacombes pour les dévaster, tantôt les assiégeants s'élevaient sur les places publiques de Rome pour y mourir, c'est-à-dire pour y gagner des victoires ; car plus le nombre des martyrs augmentait, plus le paganisme se sentait ébranlé, et c'est après la plus violente des persécutions qu'il tomba expirant, au moment même où il croyait avoir détruit pour jamais la Religion de Jésus-Christ. (2)

Le second siècle s'ouvrit par la persécution de Trajan, dont les vertus trop vantées ne l'empêchèrent point de tromper ses mains dans le sang des chrétiens. Le Pape saint Évariste fut une des plus illustres victimes de cette persécution, avec saint Ignace d'Antioche et saint Siméon de Jérusalem, proche parent de Notre-Seigneur. Le premier, il divisa Rome en titres ou paroisses et donna ainsi naissance à l'institution des *Cardinaux-prêtres*, placés à la tête de ces paroisses.

Sous le règne d'Adrien, la haine populaire contre les chrétiens devint une sorte de fureur que l'esprit superstitieux de l'empereur ne favorisa que trop. Alors on vit se renouveler, dans tout l'empire, ces scènes étranges d'un peuple entier entrant subitement dans un accès de rage frénétique et s'écriant d'une seule voix au milieu des jeux de l'amphithéâtre : *Les chrétiens aux bêtes ! les chrétiens aux lions !*

Trois papes périrent dans les tourments : saint Alexandre, saint Xiste et saint Téséphore.

Saint Alexandre régla, ou plutôt mit par écrit ce qui concerne le mélange du sel dans la bénédiction de l'eau ; celui de l'eau avec le vin dans le calice en souvenir de la Passion, l'usage du pain sans levain à la messe, et celui de l'eau bénite dans les maisons particulières. "Ainsi les pieuses traditions des Apôtres se confirmaient et recevaient une sanction régulière de leurs successeurs immédiats." (3)

Saint Xiste réserva aux seuls ministres de l'autel le droit de toucher les *choses saintes*, fit entrer dans la Liturgie de la Messe le chant du *Sinctus*, tandis que celui du *Gloria in excelsis* fut composé et introduit par saint Téséphore, qui remit aussi en vigueur l'institution apostolique du carême.

L'empereur Antonin était la *bonté même* (4), ce qui n'empêcha point qu'il y eut des martyrs sous son règne et jusque dans Rome même. De ce nombre fut saint Pie, successeur de saint Hygin, à qui l'on attribue la coutume de prendre au baptême un parrain et une marraine. Quant à saint Anicet, il fut martyrisé l'année même de la mort de l'empereur.

(1) Dandolo.

(2) Chantrel.

(3) Baronius.

(4) Muratori.

L'Église de Rome, au cœur de l'empire, au sein des superstitions païennes, et où les chrétiens eux-mêmes affluaient comme dans leur propre centre, était en effet la première exposée aux fureurs soupçonneuses des tyrans et aux caprices sanguinaires de la populace ; mais cet état précaire y maintenait la ferveur et lui méritait les magnifiques éloges que lui adressait, au commencement de ce siècle, saint Ignace d'Antioche, qui l'appelait " l'Église bien aimée, remplie de lumière, digne de Dieu, pleine de décence, justement bienheureuse, méritant la louange, parfaitement ordonnée, très-chaste, présidant dans la charité, ayant la loi du Christ, portant le nom du Père, unie selon la chair et selon l'esprit, pleine de la grâce de Dieu, sans division et sans mélange de couleur étrangère."

Malgré toutes les vertus que lui prête l'histoire, Marc-Aurèle n'eut point assez de justice et d'humanité pour résister aux philosophes qui le poussaient à exterminer les chrétiens, comme ennemis de l'État et de la religion nationale. Sous son règne, le sang coula dans tout l'empire, mais dans les Gaules surtout, où s'illustrèrent les martyrs de Lyon ; à Rome, le pape saint Sotér et sainte Félicité comptèrent parmi les plus nobles victimes de la persécution.

Félicité était une sainte veuve aussi distinguée par sa vertu que par sa naissance ; elle avait sept enfants qu'elle élevait dans la crainte de Dieu et la pratique du bien.

Les prêtres païens, irrités de voir leurs temples déserts et le progrès de l'Évangile, jaloux de l'influence de cette pieuse romaine, la dénoncèrent à l'empereur, l'accusant d'exciter le courroux des dieux contre l'empire, par les insultes qu'elle et ses fils leur faisaient chaque jour, et déclarant que le seul moyen de les apaiser était de la contraindre avec ses enfants à sacrifier aux idoles. Le superstitieux empereur, intimidé par cette déclaration, ordonna donc au Préfet de Rome de contraindre Félicité et sa famille à apaiser le courroux divin par des sacrifices expiatoires.

Publius la fit amener avec ses sept fils devant son tribunal, et la prenant à part, il essaya par les voies de douceur de l'engager dans l'apostasie, lui représentant les ordres de l'empereur, l'exemple qu'elle devait donner à la ville, et le salut de ses enfants qui dépendait de la résolution qu'elle allait prendre.

— Vous ne me connaissez pas, répondit tranquillement Félicité, si vous croyez m'effrayer par vos menaces, ou me séduire par vos belles paroles : j'espère que Dieu me soutiendra dans le combat qui s'approche.

— Malheureuse ! s'écria Publius, si la mort a pour toi tant de charmes, n'empêche pas du moins tes enfants de vivre !

— Mes enfants vivront, reprit la sainte veuve, s'ils refusent de sacrifier aux idoles, mais s'ils succombent, ils ne doivent s'attendre qu'à la mort éternelle.

Le jour suivant, le Préfet tint une séance solennelle devant le temple de Mars, et il fit de nouveau traîner à son tribunal la noble dame et ses fils ; puis, s'adressant à la mère :

— Aies pitié, lui dit-il, de tes enfants à la fleur de l'âge et qui peuvent aspirer aux plus hautes dignités de l'empire.

— Cette pitié, répondit la sainte, serait une impiété, et la compassion que vous me témoignez est une véritable cruauté.

Alors, se tournant vers ses fils : " Mes enfants, leur dit-elle, regardez en haut, regardez le ciel : c'est là que Jésus-Christ vous attend avec ses saints, persistez dans son amour et combattez généreusement pour vos âmes."

Transporté de fureur, Publius lui fit donner un soufflet. " Oses-tu bien, lui dit-il, en ma présence, les porter à mépriser les ordres de l'empereur ? "

Il résolut alors de faire une nouvelle tentative et d'ébranler les enfants les uns après les autres, mais on vit se renoueler la sublime scène de l'interrogatoire des Machabées par Antiochus. L'aîné des sept frères, nommé Janvier, répondit : " Ce que vous me conseillez de faire est contraire à la raison ; j'attends de la bonté du Seigneur Jésus qu'il me préservera d'une telle impiété." Janvier fut battu de verges et mis en prison.

Félix, le second, fut ensuite amené devant le Préfet : " Il n'y a qu'un seul Dieu, s'écria-t-il, c'est à lui seul que nous devons nos sacrifices ; tous les artifices et les raffinements de la cruauté seront vains, nous n'abandonnerons point notre foi." Félix fut traité comme son frère.

Le troisième, nommé Philippe, comparut à son tour devant le Préfet, qui lui dit : Notre seigneur l'empereur te commande de sacrifier aux dieux tout-puissants.

— Ceux à qui l'on veut que je sacrifie ne sont ni dieux, ni tout-puissants, mais de vains simulacres privés de sentiment : quiconque leur sacrifie se précipite dans un malheur éternel.

On éloigna Philippe, et Sylvain prit la place de son frère. Publius lui parla de la sorte :—A ce que je vois, vous avez conspiré avec la plus perverse des mères de braver les ordres des princes pour courir tous ensemble à votre perte.

Sylvain répondit :— Si nous craignons cette perte passagère, nous tomberions dans un supplice éternel ; mais parce que nous savons, avec certitude, quelles récompenses sont réservées aux justes et quels châtiements aux pécheurs, nous méprisons sans crainte la loi de l'homme pour observer la loi de Dieu. Ceux qui méprisent les idoles et servent le Dieu Tout-Puissant trouveront la vie éternelle ; mais ceux qui adorent les démons tomberont dans un éternel brasier.

Alexandre ayant remplacé Sylvain : " Prends pitié de ton âge, lui dit le Préfet, sauve une vie qui est encore dans l'enfance, sacrifie aux dieux afin que tu puisses devenir l'ami des empereurs augustes.

— Pour moi, répondit Alexandre, je suis serviteur de Jésus-Christ, c'est lui que je confesse de bouche, que je crois de cœur, lui que j'adore sans cesse ; l'âge tendre que vous voyez a la prudence des vieillards, s'il adore un seul Dieu. Pour vos divinités, elles seront, avec leurs adorateurs, précipitées dans un supplice éternel.

Vital, le sixième, répondit avec la même constance. On amena ensuite Martial, le dernier des sept, doux et petit agneau que le Préfet espérait faire fléchir.— " Sois plus sage que tes frères, lui dit-il, ils s'attirent leur malheur en méprisant les lois de l'empereur."

— Ah ! si vous saviez, répondit l'enfant, quels malheurs sont réservés à ceux qui adorent les démons ! Dieu diffère encore de faire éclater sa vengeance sur vous et sur vos idoles ; mais, enfin, tous ceux qui ne confessent pas que Jésus-Christ est vrai Dieu seront jetés dans le feu éternel.

Tous ces généreux martyrs furent livrés au feu après

avoir été cruellement fouettés. Ensuite, Publius envoya son rapport à l'empereur, qui renvoya les sept frères à différents juges pour les faire mourir de divers genres de supplices. Janvier fut battu jusqu'à la mort avec des fouets garnis de balles de plomb. Félix et Philippe succombèrent sous de violents coups de massue; Sylvain fut jeté la tête en bas dans un précipice; Alexandre, Vital et Martial eurent la tête tranchée. Félécité avait assisté au supplice de chacun de ses enfants, elle les avait de nouveau enfantés à la vie éternelle, en les soutenant de ses exhortations et de ses prières; son martyre se prolongea quatre mois encore, alors elle fut décapitée et alla rejoindre au ciel ses généreux enfants.

* * *

Le règne de Commode, monstre de cruauté et de débauches, fut cependant une époque de tranquillité pour l'Église, par la faveur sans doute de Marcia, l'une de ses concubines, qui était favorable aux chrétiens. Aussi, les conversions se multiplièrent dans toutes les conditions: à Rome, on vit beaucoup de familles des plus nobles et des plus riches demander le baptême.

Tout ceci se passait sous le pontificat de saint Eleuthère, successeur de saint Soter, et qui mourut l'an 186; il est honoré sous le titre de martyr, sans que l'on sache précisément le genre de sa mort.

Déjà se faisait sentir, d'une manière plus éclatante et plus étendue, l'influence supérieure du Siège romain dans le gouvernement de l'Église; rien d'important ne s'y fait sans que l'on consulte le Successeur de Pierre, et sans que l'on demande son approbation, qu'il s'agisse de fonder de nouvelles églises, de régler un point de discipline ou d'enseignement. C'est alors que l'on voit saint Polycarpe, le disciple de saint Jean, accourir à Rome des confins de l'Asie, pour s'entendre avec saint Anicet sur le jour où la Pâque du Seigneur doit être célébrée, et les ambassadeurs du roi breton Lucius venir s'agenouiller au pied du trône de saint Eleuthère, et demander des missionnaires pour baptiser leur roi et son peuple. Les Gaules commencent à être infectées de l'hérésie, et aussitôt les fidèles de Lyon envoient saint Irénée consulter l'Église-mère et recevoir d'elle le véritable sens de la tradition apostolique. De son côté, le Pape assemble des conciles à la faveur du calme passager dont jouissent les chrétiens; il règle, avec ses frères dans l'épiscopat, les affaires de la Religion et il envoie ses Bulles Apostoliques à toutes les églises, qui les reçoivent comme elles eussent reçu une lettre de Pierre ou du Sauveur.

Saint Victor revêtit la pourpre pontificale à la mort de saint Eleuthère. En ce temps, une question célèbre agitait l'Église, celle de la célébration de la Pâque. Tant que Jérusalem subsista, par égard pour les Juifs convertis, les Souverains Pontifes avaient laissé les églises d'Asie libres de célébrer la Pâque le même jour que les Hébreux. C'était la coutume qu'avait suivie saint Jean et ses disciples; toutefois, c'était un usage mosaïque que saint Pierre n'avait point introduit à Rome, et quand la loi de la Synagogue eut entièrement cessé d'exister avec le temple brûlé par Titus, les Souverains Pontifes tentèrent de ramener les églises d'Orient à la règle des églises d'Occident, qui célébraient la Pâque le dimanche, jour fixé par les Apôtres pour rappeler le souvenir de la Résurrection du Sauveur. Saint Anicet fit une première tentative, et, par

égard pour saint Polycarpe, il ne porta aucune sentence. Cependant cette divergence d'usage sur un point de discipline aussi important entretenait quelque division. Saint Victor crut le temps des ménagements passés et lança un décret qui obligeait toutes les églises à célébrer la Pâque le dimanche qui suit le quatorzième jour de la lune de mars, menaçant d'excommunication les églises qui refuseraient de se soumettre. Ce décret eut un grand retentissement dans le monde catholique, et surtout en Asie, mais il montre pleinement et l'autorité de Pierre dans ses successeurs, et la vigilance des Pontifes romains à conserver la véritable tradition. Les évêques de Palestine envoyèrent au Pape une lettre de soumission; ceux de l'Asie proconsulaire, tout en reconnaissant l'autorité du Souverain Pontife, par respect pour saint Jean, dont ils suivaient l'usage, crurent devoir résister quelque temps. Le Pape, satisfait de voir le décret reçu par la grande majorité des églises, n'exécuta point ses menaces, prévoyant que le temps et l'exemple général amèneraient la soumission du petit nombre qui résistait encore par un sentiment plus honorable qu'éclairé; ce qui arriva en effet, en sorte que le concile de Nicée put sans trouble terminer entièrement cette discussion et porter une décision définitive.

"Chose admirable! la première question qui émeut à la fois l'Église et qui la révèle toute entière à elle-même et à l'univers, c'est une fête, la fête de la Résurrection de l'Homme-Dieu, ressuscitant avec lui l'humanité régénérée. Cette humanité renaissant à une vie nouvelle et célébrant sa propre fête, c'est l'Église Chrétienne." (1)

Autrefois, cette humanité était gigantesque dans les ténèbres de la superstition et de l'idolâtrie, les prêtres et les eunuques païens veillaient à la garde de son tombeau; mais voilà qu'une voix du ciel lui crie: "O morte, lève-toi," et ranimée par cette parole maîtresse de la vie, l'humanité se redressa. Jaloux de voir leur proie leur échapper, les docteurs de la mort tentèrent de la replonger dans son sépulcre: force, adresse, tout fut employé, mais voilà que du sang des martyrs surgit une semence de chrétiens, et les persécutés qui ont tout envahi assemblent leurs conciles en Gaule, en Palestine, en Afrique, en Italie, et se demandent quel jour ils fixeront la fête de leur résurrection.

Et en effet, tout ressuscite; la vérité secoue le manteau usé de la philosophie antique et apparaît, aux yeux étonnés de l'univers, toute éclatante d'une beauté nouvelle. La morale se couronne de l'aurole de la sainteté; et le culte se revêt de splendeurs jusqu'alors inconnues et au-delà de la vie présente, un monde ignoré se découvre avec ses harmonies, ses joies, ses ineffables mystères, que l'oreille, l'œil et l'esprit de l'homme n'ont jamais ni entendus, ni vus, ni compris, et dont la durée doit être éternelle.

En vérité, ne sont-ils pas des hommes vraiment ressuscités, ces chrétiens qui se montrent par tout l'empire? Ils adorent Dieu, mais en esprit et en vérité; ils vivent dans leur patrie, mais comme des pèlerins sur une terre étrangère; ils aiment leurs frères, mais tous les hommes sont leurs frères, et avec eux ils partagent leur toit, leur fortune, à quoi et pour leur salut, ils sacrifient même leur vie; ils prient pour ceux même qui les persécutent; ils vivent dans la chair, mais sans

(1) Rohrbacher.

en suivre le désir. Pour eux l'humiliation est une gloire, les tourments une jouissance, la pauvreté un trésor, la vie une mort, et la mort une résurrection, l'aurore de l'immortalité.

Et cette société d'hommes nouveaux a son gouvernement, ses lois, un peuple de fidèles, un culte saint, des ministres, des diacres, des évêques, un évêque principal réunissant autour de lui, sur une seule lettre de sa main, et les pasteurs et les brebis, et cela à cause de sa *puissante principauté*. Et cet Evêque est le Pontife de Rome, dont les aumônes de sa charité comme les enseignements de sa foi, et la gloire de ses travaux et de ses souffrances, atteignent jusqu'aux extrémités de la terre. Oh! bienheureuse Eglise, qu'illumine la gloire du Seigneur, que glorifie de nos jours le courage des martyrs! Les lis et les roses brillent dans ta couronne, car tu es blanche comme l'innocence, pure comme l'amour, et le sang des martyrs te rend plus éclatante que la pourpre!" (1)

Par politique, Septime-Sévère se montra d'abord favorable aux chrétiens; mais dès que ce prince fourbe et cruel n'eut plus besoin de ménagement, il laissa un libre cours à la haine aveugle des populations. La persécution commença en Afrique, puis elle devint générale, et partout "ouvrit une source abondante de martyrs." (2) L'épouvante fut telle qu'un écrivain ecclésiastique crut que les temps de l'ante-christ étaient arrivés. Ce fut la dernière des persécutions populaires longue et cruelle; elle consumma la lutte sanglante du second siècle, et termina la première période des martyrs.

* * *

De tous les siècles, le second siècle de l'Eglise est le plus important à étudier, puisqu'il renferme tout ce qui a trait à la constitution de l'Eglise et la clef de solution de toutes les erreurs des siècles suivants. C'est après avoir approfondi l'étude de ce siècle, et reconnu l'origine apostolique des institutions catholiques, que tant d'illustres docteurs d'Oxford ont abjuré, ces derniers temps, l'Anglicanisme, et sont rentrés dans le giron de l'Eglise.

Dès cette époque se montre dans l'Eglise la distinction frappante de deux grands Ordres, celui des Fidèles ou Laïques et celui des Ecclésiastiques ou Clercs.

Le clergé, chargé de l'enseignement et du gouvernement, constitue une Hiérarchie—d'Evêques (*Episcopi* ou *surveillants*); de Prêtres (*Seniores* ou *vicillards*), de Diares (*Diaconi* ou *serviteurs*), ordre qui comprend tous les Ordres inférieurs qui n'en sont qu'un dénombrement, et que Tertullien nous montre déjà en fonction dans l'assemblée des fidèles. Cette hiérarchie est formellement mentionnée par St. Ignace au commencement de ce siècle: l'Evêque dans chaque Eglise est la *figure du Père*, les Prêtres représentent les Apôtres, et les Diares sont les ministres de la table spirituelle. Et en tête de cette sainte hiérarchie marche le Successeur de Pierre, le *Pontife Suprême, l'Evêque des Evêques*. (3)

Entre les mains de ce corps vénérable des Pasteurs

repose le dépôt de la foi qu'ils ont bientôt à défendre contre les hérésies qui déjà surgissent dans l'Eglise, surtout dans la seconde moitié de ce siècle. Pour les foudroyer, les Pères invoquent contre elles le témoignage de l'Ancien Testament, des Evangiles, des Epîtres, de l'Apocalypse, ainsi que le fait Tertullien contre les Marcionistes. Mais ils n'interprètent point les Ecritures selon leurs propres lumières, ils en appellent au contraire au *sous traditionnel*, ce sous traditionnel que conserve l'Eglise Romaine, dans laquelle saint Irénée trouve toutes les notes et la véritable Eglise, l'*Apostolicité*, l'*Unité*, la *Catholicité* et la *Sainteté*.

Comme règle de foi, la *Tradition* est donc le complément nécessaire des Ecritures, et c'est avec l'aide de ces deux flambeaux que les Pères du second siècle jettent tant de lumières sur les dogmes catholiques de la Trinité, de l'Incarnation, de la Satisfaction, de la Virginité de Marie, de l'Existence des Anges, du péché Originel, de la Grâce, de la Justification, du Purgatoire, du Culte des images, des Reliques et des Saints.

C'est encore dans la *Tradition* que se trouve d'une manière plus explicite la connaissance des Sept Sacraments, et des Rites qui en accompagnent l'administration.

Là se trouve le culte tout entier, l'usage du signe de la croix, de l'eau bénite, des bénédictions; la Messe, la présence réelle, la Communion sous les deux espèces, et pour les malades et les enfants, sous une seule espèce seulement; L'Office divin, les heures canonicales, la sanctification du Dimanche et des Fêtes par la célébration du Saint Sacrifice.

"Le Dimanche, qu'on appelle le jour du soleil, tous ceux qui demeurent à la ville ou à la campagne s'assemblent en un même lieu. On y lit les écrits des Apôtres ou les livres des Prophètes, (1) après quoi celui qui préside fait un discours pour exhorter les fidèles à pratiquer les vérités qu'ils viennent d'entendre. (2) Nous nous levons ensuite tous ensemble et nous faisons nos prières, puis on offre le pain et le vin pour être consacrés et distribués comme je l'ai dit. (3) Après la célébration, les plus riches donnent, librement et selon l'étendue de leurs moyens, une aumône qui est déposée entre les mains de celui qui préside pour subvenir aux besoins des vicaires, des orphelins, des malades, des prisonniers, de tous les pauvres en général. (4) Nous nous assemblons le Dimanche, parce que c'est le premier jour où Dieu fit le monde, et que le même jour Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts. (5)

Il serait facile de renouveler de semblables citations, où nous retrouverions nos institutions religieuses existant pour l'essentiel du moins; à peu près telles, au second siècle, que nous les possédons aujourd'hui. Nous montrerions ainsi l'origine apostolique du jeûne, de l'abstinence, du célibat ecclésiastique, des funérailles chrétiennes, des ordres religieux, et d'une foule d'autres institutions vénérables; car les Annales de ce siècle nous montrent partout l'empreinte de ces traditions apostoliques, précieux dépôt que la Papauté et l'Eglise

(1) L'Epître et l'Evangile.

(2) Le Sermon.

(3) L'Offertoire, la Consécration, la Communion.

(4) La quête.

(5) St. Justin.

(1) St. Cyprien.

(2) Clément d'Alexandre.

(3) Tertullien.

défendaient déjà contre les attaques des hérétiques avec autant de zèle et de lumières qu'elle montrait de courage en face des tyrans.

Alors, l'Église et la Papauté remplissaient, comme dans tous les siècles, une glorieuse et salutaire mission, s'efforçant d'arracher l'humanité aux ténèbres et à la corruption du vieux monde et marchant à la tête de la civilisation et du progrès. L'éclat de ce rôle a frappé même ses ennemis et lui a valu leurs éloges. Dans ces derniers siècles surtout, philosophes et humanitaires se sont accordés pour donner à l'Église de ces premiers siècles les plus belles louanges ; ils y ont même apporté une sorte d'affectation, taisant les scandales de cette époque pour n'en relever que les vertus : tactique perfide, puisque c'était dans le but de l'attaquer avec moins de retenue, de l'opposer à elle-même, de taire les vertus d'aujourd'hui pour n'en dévoiler que les scandales, et montrer combien elle était dégénérée de sa sainteté primitive.

Mais le piège était trop grossier pour qu'on s'y laisse prendre, et la honte de ce déloyal système retourna sur ses inventeurs, en les mettant en contradiction avec eux-mêmes ; car tandis qu'ils condamnaient les persécuteurs des premiers siècles, ils ne s'aperçoivent pas qu'ils se jugent eux-mêmes.

Avec quelque réflexion, il n'est pas difficile de reconnaître dans les erreurs de ces temps passés celles de notre siècle. Que sont, en effet, ces empereurs qui pâlissent devant la propagation rapide de l'Évangile, sinon les *politiques* de nos jours qui tremblent à la seule pensée du *pouvoir clérical*, et redoutent si fort l'influence de la Papauté, de l'épiscopat, du clergé ? Aurait-on beaucoup de peine à reconnaître dans les philosophes païens, à la satire amère et calomnieuse, les traits de nos philosophes modernes, de nos *Encyclopédistes*, de nos *Rationalistes* qui, mettant de côté la Religion, prétendent régénérer la société par l'instruction seulement et avec les lumières de la science ! Dans Hermogènes, qui divinise la matière en lui donnant une origine éternelle ; dans les *Renonçants*, qui soutiennent que la propriété est injuste ; dans les *Sévériens*, qui interprètent les Écritures selon leur sens privé ; dans l'épileptique *Mouton*, qui se donne pour le Paraclet ? Aurions-nous bien de la peine à ne pas retrouver les *Matérialistes* du siècle présent, qui prêchent le triomphe de la chair sur celui de l'esprit ; les *Communistes* de toutes couleurs, qui crient que " *la propriété, c'est le vol* ;" Les *Vendeurs* de Bibles, qui ne veulent entendre et expliquer les Livres Saints que selon leurs petites lumières ; enfin, les *Illuminés*, les *Spiritistes* de tous les pays, qui pensent avoir sauvé le monde quand ils auront fait parlé Satan et ses esprits ? Voilà ces prétendus bienfaiteurs du genre humain contre lesquels lutte aujourd'hui l'Église. Ils s'imaginent faire avancer l'humanité, et si la Papauté et l'Église n'étaient là pour la retenir sur le bord de l'abîme, ils la rejetteraient de dix-huit siècles en arrière ; c'est ainsi qu'ils entendent la civilisation et le progrès.

P. J. R.

Pèlerinage à Jérusalem.

Lecture faite par M. Raymond, au Cabinet de Lecture Paroissial.

(Suite.)

Mesdames, Messieurs,

Encouragé par l'accueil dont vous avez bien voulu m'honorer lors de ma première lecture, j'ai pensé que je pouvais, sans abuser de votre attention, continuer le récit de mes impressions d'un pèlerinage à Jérusalem, en reprenant le sujet où je l'avais laissé dernièrement.

Cependant, je me permettrai de vous demander, de nouveau, un peu de votre bienveillance pour un entretien qui n'est que le résultat de notes fidèlement prises sur les lieux que je vais essayer de retracer.

Après avoir terminé la visite du St. Sépulture, où nous avons éprouvé toutes les impressions qu'inspire un semblable lieu, nous nous rendons dans le quartier qui l'entoure. À côté du parvis de la Basilique, sont les ruines intéressantes de l'hôpital des Chevaliers de St. Jean. C'est là qu'ils recevaient les pèlerins visitant le St. Tombeau. Lorsque la Ville Sainte fut de nouveau tombée au pouvoir des Musulmans en 1188, Saladin détruisit cet hospice et éleva, sur les ruines, un minaret comme un monument de sa victoire sur les chrétiens. Or les chrétiens ne doivent rien craindre de cet échec arrivé par la permission de Dieu, tandis que l'on peut croire que le minaret qui est encore debout survivra au mahométisme lui-même.

Voici les vestiges d'une belle église à trois nefs du temps des Croisades, dédiée à Ste. Marie Latine. On reconnaît encore les trois absides, et l'archéologue peut suivre dans ces restes intéressants l'histoire de l'art ogival. À côté est la prison où Hérode-Agrippa fit enfermer St. Pierre pour le faire mourir ; mais dans la nuit qui précède le jour fixé pour le supplice, l'Ange du Seigneur vient miraculeusement le sauver. Une église a été bâtie sur l'emplacement de la prison du Prince des Apôtres. La porte est à plein cintre avec une archivolte ornée de billettes. On remarque à l'intérieur un chapiteau byzantin d'un travail fort curieux. Les Croisés ont évidemment rebâti ce sanctuaire avec les débris de l'église primitive tombée en ruines. Tout auprès on nous montre les restes de l'ancien cloître des Chevaliers de St. Jean. Il est à double étage avec des arcades superposées.

L'enceinte occidentale des remparts longeait le lieu où nous sommes, à l'époque du Sauveur. Des fouilles ont été faites d'après les enseignements de M. de Barrère ; elles ont amené la découverte des larges assises de ces murailles où elles gissaient enfoncées depuis des siècles. Elles viennent parfaitement attester que le Calvaire et le St. Tombeau étaient primitivement en dehors de l'enceinte de la ville.

Des ruines de l'hospice et du Palais des Chevaliers de St. Jean, nous descendons dans les Bazaars. Ce sont de longues galeries parallèles, qui ne reçoivent le jour que par une ouverture pratiquée à la voûte. Les marchands y paraissent disposés par corps de métier. L'on y trouve des objets de toute nature, étoffes brillantes de l'Orient, orfèverie, chaussures de couleurs, comestibles, etc., etc. Les boutiques étroites et peu profondes sont pratiquées comme autant de niches dans l'enfoncement des murs, et les voûtes qui couvrent ces passages ont

l'avantage de protéger contre les pluies de l'hiver vraiment diluviennes et contre les brûlantes ardeurs du soleil d'été. La vue de ces Bazaars où se concentrent toute la vie et tout le mouvement de la ville, où le Bédouin aux allures impétueuses et altières, coudoie le Turc à la démarche lente et grave, ne donne pas une haute idée de l'industrie et du commerce de Jérusalem. Du reste, quel commerce peut-on demander à une contrée où il n'y a ni agriculture, ni voies de communication, ni sécurité ?

En remontant le Bazar, nous entrons dans le couvent des Caphtes. Il est bien pauvre et annonce la vie austère des religieux qui l'habitent. Ce couvent occupe l'ancien préau des Chanoines du St. Sépulture. Dans le jardin de cet établissement, on nous montre un olivier planté, disent ces bons religieux, au lieu même où Abraham allait immoler son fils. Leur église est sans ornement et contraste par sa pauvreté avec la profusion de dorures que l'on voit dans celles des Grecs. Nous remarquons, le long des murs, des béquilles qui servent d'appui aux moines pendant les longues prières qu'ils récitent. Il n'est point permis chez eux de s'asseoir dans les églises, et ces béquilles remplacent les sièges. Ils veulent que l'homme soit toujours debout devant Dieu dans la prière.

Enfin, comme nous devons, cette journée, faire visite au patriarche de la Ville Sainte, nous rentrons à Casa-Nuova pour y prendre les ordres de M. de Challié et nous nous rendons à l'habitation de Mgr. Valerga. Nous trouvons auprès de lui l'accueil le plus affectueux ; aussi est-ce avec le plus grand plaisir que nous entendons notre Commandant lui exprimer, dans les termes de la plus courtoise sincérité, notre dévouement pour son auguste personne et tous nos vœux pour le succès de l'œuvre éminente que lui a confiée le St. Siège et et dont il s'acquitte si bien.

Mgr. Joseph Valerga, jeune encore—il avait à peine cinquante ans—est un homme d'un mérite vraiment supérieur et il l'a prouvé depuis environ dix-huit ans qu'il occupe ce poste important. Orientaliste distingué, il connaît à fond plusieurs langues. Intrépide missionnaire, il a évangélisé avec un zèle infatigable, et plusieurs fois au péril de sa vie, les rives de l'Euphrate. Le St. Père ne pouvait choisir un plus digne prélat pour renouer la chaîne brisée des Patriarches de Jérusalem et relever les ruines de cette église depuis si longtemps veuve de ses Pontifes. Nul ne parle l'Arabe aussi bien que lui. Sa physionomie a une belle expression de noblesse et d'intelligence qui, unie à sa barbe magnifique, la plus belle assurément que nous ayons vue en Orient, lui donne absolument l'aspect que l'on aime dans les souvenirs bibliques à attribuer aux prophètes. Aussi les Arabes, dans leur style emphatique, l'ont-ils appelé le *Père de la barbe*. Nous recueillons avec intérêt de sa bouche tous ses projets de restauration pour le catholicisme, en Terre Sainte : *Toujours secondé de la France*, nous dit-il en se tournant vers M. de Barrère, son digne et puissant auxiliaire. Enfin il nous explique les difficultés incessantes que lui suscite la rivalité des Grecs schismatiques.

Nous prenons congé du vénérable Prélat après avoir reçu sa bénédiction, puis il daigne annoncer à notre Commandant que le surlendemain, 22 septembre, il lui confèrera la haute distinction de Grand-Croix de l'Ordre du St. Sépulture.

Nous allons passer le reste de cette journée chez M. de Barrère, et dans la soirée, nous trouvons toutes les autorités consulaires réunies pour un dîner officiel auquel assistait le Gouverneur-Général Kurchid Pacha.

Le lendemain, 21 septembre, nous quittons de bon matin la Casa-Nuova pour visiter, en compagnie du R. P. Bernard, tous les lieux où se sont passés les grandes scènes de la Passion. Nous dirigeons nos pas, à travers un dédale de rues sales et étroites, vers la porte orientale dite de St. Etienne, et nous voyons à notre droite, près des remparts, la vaste piscine probatique ou *Bethsaida*, c'est-à-dire es Brebis, parce que, probablement, on purifiait dans ses eaux les victimes destinées au Temple. C'est là que le Sauveur guérit le paralytique, malade depuis 38 ans, et qui attendait vainement qu'une main bienfaisante le descendît dans la piscine.

Sortons maintenant par la Porte St. Etienne, près de laquelle fut lapidé ce St. Diacre ; on l'appelle aussi Porte Notre-Dame, *Bab-Sitti-Mariam* en arabe, parce qu'elle conduit au Tombeau de la Ste. Vierge. C'est l'ancienne porte de Benjamin. Nous descendons vers la vallée de Josaphat à travers un cimetière turc parsemé de tombes blanches, puis nous traversons le torrent desséché de Cédron sur un pont d'une seule arche et nous sommes au pied du Mont des Oliviers.

Le P. Bernard nous rappelle que Jésus-Christ, après avoir célébré la Ste. Cène entouré de ses disciples, se rendit avec eux sur le mont des Oliviers et qu'il vint en un lieu appelé Gethsémani, (ce mot signifie Vallée de l'huile et aussi pression de l'huile). L'emplacement qui porte ce nom appartient aux Pères de Terre Sainte, qui le firent entourer d'un mur de 6 pieds de hauteur environ afin de protéger les arbres qui occupent seuls cet espace long de 160 pieds et large de 150. C'est là que le Sauveur avait coutume de venir prier ; ce fut le premier théâtre de sa passion. Nous y voyons huit grands oliviers ; ils portent sur leurs troncs énormes, sur leurs racines immenses la date des 18 siècles qui se sont écoulés depuis cette triste nuit. Tous les voyageurs, jusqu'à M. de Lamartine lui-même, ont été frappés de l'aspect de vétusté qu'ils présentent et les ont salués comme les contemporains du Divin Sauveur. Arbres vénérables, ils ont abrité Jésus-Christ et ont été témoins de ses angoisses profondes ; la main de l'homme les a respectés, tous les siècles les ont épargnés comme les muets confidentes des tristesses d'un Dieu.

Près de la porte du Jardin des Oliviers, nous voyons sur le rocher trois empreintes à demi effacées de forme humaine. Le P. Bernard nous apprend que ce fut là que dormirent les trois apôtres à qui le Sauveur avait dit : *Asseyez-vous ici tandis que je vais prier là*, et il s'éloigne, dit l'Evangile, à la portée d'un jet de pierre. Or, à cette distance, comme nous avons pu nous en convaincre en jetant nous-même une pierre, se trouve la grotte de Gethsémani qui recéla l'agonie du Divin Maître : c'est dans ce lieu solitaire qu'il tomba le visage contre le sol ; que son âme fut triste jusqu'à la mort, et qu'il éprouva cette sueur mystérieuse comme des gouttes de sang ruisselant jusqu'à terre. La grotte s'enfonce profondément dans le rocher, on y entre par une ouverture de 12 pieds carrés environ ; elle a 20 pieds de hauteur, 40 de profondeur et 30 de largeur à l'intérieur. Elle respire encore toute la tristesse de cette heure suprême. On la retrouve telle qu'elle existait au temps du Sauveur : c'est le même sol sans pavé ; ce sont les

mêmes parois avec leur nudité austère. Dans la partie orientale on a placé un autel au-dessus duquel est un tableau qui représente l'agonie de Notre Sauveur et l'apparition de l'Ange.

En sortant de la grotte sainte où nous avons tous été impressionnés par le souvenir de cette grande douleur, le P. Bernard nous conduit devant une pierre dressée à quelques pas du Jardin des Oliviers, vers le sud. Elle marque la place, nous dit-il, où Judas arrivant avec sa troupe, s'approcha de Jésus lui disant : *Je vous salue, Maître, et il se baissa*; comme il était convenu dans sa trahison pour laquelle on lui avait promis 30 deniers.

Ainsi le témoignage le plus expressif de l'affection avait été choisi comme un signal pour accomplir la plus lâche des actions. C'est une honte pour l'humanité; mais, hélas! tant qu'il y aura des gens qui prieront l'infamie, on rencontrera des traîtres pour l'accomplir.

* * *

C'est donc ici que commence la *Voie de la captivité*; elle a environ un mille de longueur jusqu'à la maison du grand-prêtre Anne, située sur le mont Sion. Le P. Bernard nous la fait suivre comme l'avait parcourue le Seigneur; nous descendons la vallée de Josaphat, en croisant le chemin que Jésus avait pris quelques jours auparavant lorsqu'il fit son entrée triomphante à Jérusalem, puis nous traversons le Cédron, nous contourrons la colline du Temple et nous arrivons à la Porte des Ordures, ou *Ste. quitine*; c'est par là que le Seigneur fut introduit dans la ville.

Le quartier dans lequel nous venons d'entrer appartient aux Arméniens, qui sont les plus riches et possèdent une grande partie des beaux édifices de Jérusalem. Nous nous rendons dans la maison du grand-prêtre Anne. Elle est occupée aujourd'hui par un couvent de religieux arméniens. C'est ici que fut traduit comme un malfaiteur la plus innocente des victimes; ce lieu a été témoin de bien des outrages dont fut abreuvé le Divin accusé, et nous y déposons l'hommage de notre foi. C'est là que le grand-prêtre Anne l'interrogea sur ses disciples et sa doctrine, et ce fut aussi là que Jésus fut souffleté. Nous cueillons quelques branches d'un antique olivier auquel la tradition prétend qu'aurait été attaché le Sauveur.

A côté de la maison du grand-prêtre est le couvent des Arméniens, le plus grand et le plus riche de Jérusalem. On dirait un palais plutôt qu'une simple demeure de religieux; il contraste par sa richesse fastueuse avec l'aspect si pauvre des autres établissements de la cité. Une large cour intérieure s'ouvre entre le couvent et l'église, et un immense jardin enferme de toutes parts ces vastes constructions. L'église, d'une rare magnificence, est dédiée à St. Jacques-le-Majeur, frère de St. Jean l'Évangéliste, qui fut mis à mort par Hérode-Agrrippa. Elle est à trois nefs, ornée de peintures murales et surmontée d'une haute coupole. Une petite chapelle à gauche indique l'endroit où cet apôtre fut décapité: c'était alors la place du marché public. Une tombe de marbre rappelle le lieu où tomba la tête du saint. Cette église appartenait autrefois à l'Espagne, qui avait voulu honorer à Jérusalem, par ce beau monument, la mémoire de ce saint apôtre, dont elle est fière de posséder les précieuses reliques à Compostelle, où elles ont été transportées. Cette nation a été dépossédée par les Arméniens, qui, malgré la dou-

leur de leur caractère, se sont quelquefois associés aux usurpations des Grecs schismatiques.

Nous sortons par la porte de Sion, et nous visitons un nouveau couvent arménien bâti, sur l'emplacement de la maison de Caïphe, où le Seigneur que l'on avait lié fut envoyé par le grand-prêtre Anne, qui était beau-père de Caïphe. Ici, que d'émouvants souvenirs! c'est dans cette cour que Pierre renie son Maître à la voix d'une servante. Voyez-vous dans l'église cet obscur réduit à côté de l'autel? on l'appelle *La prison du Christ*, parce qu'il y fut attaché pendant la nuit cruelle qu'il passa chez le grand-prêtre. Que d'outrages dont fut abreuvé le Sauveur en ce lieu, depuis ceux des soldats qui lui bandaient les yeux et le frappaient au visage en disant: *Devine qui t'a frappé*, jusqu'à ceux de Caïphe, qui l'accuse d'avoir blasphémé! Quand, après le chant du coq, Jésus eut laissé tomber sur Pierre ce regard mystérieux qui le toucha, Pierre sortit de cette cour où nous sommes, et il pleura amèrement. Nous voyons plus loin, à l'extrémité orientale du mont Sion, la grotte dans laquelle il se retira, et répandit des larmes amères au souvenir de son triple reniement.

Or, le matin étant venu, tous les princes des prêtres et les anciens du peuple, condamnèrent Jésus, et les Juifs le conduisirent de la maison de Caïphe au prétoire, chez Ponce-Pilate. Ce gouverneur romain habitait le palais situé au coin Nord-Ouest de la grande enceinte extérieure du Temple. Pour y arriver, nous parcourons une longue rue, la même que suivit Notre-Seigneur; elle a environ 600 pas de longueur et court parallèlement à l'ancienne enceinte du Temple. Quand on est rendu là, on reconnaît encore les larges assises romaines qui forment les substructions de l'édifice moderne, converti aujourd'hui en caserne. Ce sont les restes de l'ancien palais. Le prétoire était situé vers la partie orientale du bâtiment. L'escalier dont le Sauveur monta trois fois les marches, la 1ère pour son interrogatoire, la seconde en revenant de chez Hérode, et la troisième après sa flagellation, est maintenant à Rome, près de la Basilique de St. Jean de Latran: il porte le nom de *Scala Santa*. Les Croisés, si fidèles à honorer tous les souvenirs du Divin Sauveur, avaient érigé deux églises. La plus grande s'élevait sur l'emplacement du prétoire, où fut portée la sentence la plus inique qui soit jamais descendue des tribunaux des hommes; l'autre consacrait l'endroit où Jésus-Christ fut couronné d'épines. L'officier turc qui commande le poste établi dans ce lieu, nous offre de monter sur les terrasses de la caserne d'où l'on jouit d'un magnifique coup-d'œil. La tour Antonia, qui joua un si grand rôle dans le siège de Jérusalem par Titus, s'élevait à la place où nous sommes et formait la citadelle du Temple.

Le palais d'Hérode n'était qu'à une petite distance du prétoire, sur la colline d'Acra. Le lieu où fut traduit le Sauveur avait été converti en église, mais elle est en ruine aujourd'hui ainsi que le reste du Palais.

Nous revenons au lieu de la flagellation, qui est de l'autre côté de la rue ou *voie douloureuse*, et nous entrons dans un sanctuaire catholique qui est encore debout. Une église s'élève au lieu même où le Sauveur fut battu de verges. L'autel occupe la place de la colonne à laquelle fut attaché Jésus-Christ. Ce monument doit remonter à l'époque byzantine, comme l'attestent les chapiteaux engagés dans ses murs. Il est à regretter que sa restauration récente soit en désaccord

avec l'architecture primitive de l'édifice. Ce n'est pas ainsi que bâtissaient les Croisés.

Du palais de Pilate où commença la "Voie douloureuse," jusqu'au Calvaire, on compte environ treize cents pas. Nous allons en suivre les différentes stations. La première commence au lieu appelé *Lithostrotos*. C'était une galerie du haut de laquelle Pilate prononça contre le Sauveur la sentence de mort. Ce lieu était attenant au prétoire; il est aujourd'hui renfermé dans les casernes qui occupent l'emplacement du palais de Pilate.

La seconde station est à l'endroit où Jésus fut chargé de sa croix. C'était dans la cour du prétoire, un peu avant l'arcade de l'*Ecce Homo*, environ à 90 pas de la première station.

Maintenant, voyez devant vous un antique arceau qui projette sur la rue sa courbe élevée; c'est l'arcade de l'*Ecce Homo*, en haut de laquelle Pilate présenta le Sauveur au peuple en disant: *Voilà l'homme*. Cette arcade est contemporaine de Jésus-Christ; la galerie percée de deux fenêtres carrées qui la surmonte est seule de structure moderne. Elle est construite en très bel appareil de blocs considérables, tout-à-fait semblables à ceux que l'on voit dans les ruines des autres monuments antiques de Jérusalem. Ici encore, l'archéologie vient confirmer la tradition. C'est là que se trouvait cette place pavée en mosaïque, qui s'appelait en hébreu *Gubbatn*, ou arc. L'arcade servait de tribune d'où le Gouverneur haranguait la foule réunie sur la place, et c'est pour cela que St. Jean donne le nom de tribune au lieu d'où le Sauveur fut présenté aux Juifs. C'est à M. de Sauley que j'emprunte cette explication qui me paraît aussi vraie qu'ingénieuse.

Le peuple s'agitait sur cette place quand il fit entendre cette horrible clameur: "Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants!" Lorsqu'on est là, au lieu où fut poussé ce cri, que l'on a devant les yeux l'aspect désolé de Jérusalem et que l'on réfléchit au sort funeste des anciens citoyens de cette capitale, dispersés aux quatre coins du monde, on voit bien que le sang divin est tombé, comme un anathème, sur la cité malheureuse et sur ses habitants, et que dix-huit siècles n'ont pu l'effacer; il est tombé sur ces Juifs, qui n'ont trouvé au sein de leur patrie que l'oppression; il est tombé sur le temple, dont il n'est pas resté pierre sur pierre; sur Jérusalem, que tous les peuples ont foulé sous leurs pieds, sur laquelle les armées de l'Occident ont promené le glaive de la dévastation, et qui porte au front le signe d'une désolation indicible. Oui, c'est ce sang qui a fait ces malheurs et ces ruines, parce que c'était le sang d'un Dieu méconnu.

Maintenant, suivons le Seigneur chargé de sa croix s'avancant tristement, au milieu des flots du peuple, sur la voie douloureuse. A 260 pas de l'arcade que nous venons de mentionner, à l'angle de la rue qui descend en pente, à la place où le Sauveur tomba pour la première fois, est la 3ème Station. Elle est indiquée par une colonne de marbre, couchée le long du mur. A chaque pas nous rencontrons un souvenir; chaque pierre que nous foulons nous apporte une nouvelle émotion. Nous voici à la 4ème Station; elle est à 50 pas environ de la 3ème, en tournant à gauche dans la rue qui vient de la porte de Damas, autrefois d'Ephraïm; c'est le lieu où la Ste. Vierge, qui s'était tenue dans les environs du prétoire, pendant cette cruelle matinée, et qui voulait

encore voir son fils, se plaça sur son passage et tomba demi-morte. Une Église, aujourd'hui ruinée, qui portait le nom de *Notre-Dame de Painsion*, consacrait ce douloureux souvenir de la plus affligée des mères.

Nous montons sur la droite, à 80 pas à peu près, une rue assez rapide. A l'angle formé par cette rue nouvelle, une entaille creusée dans le mur indique le lieu où Simon-le-Cyrénéen fut contraint de porter la croix avec Jésus. C'est la 5ème Station.

Le Sauveur montait péniblement cette rue. Il était dans l'état où Isaïe l'avait vu huit siècles à l'avance: "Sans apparence, sans beauté, comme un objet de mépris et un homme de douleurs." Son visage était couvert de sueur et de sang, quand une femme, cédant au mouvement généreux de son cœur compatissant, se précipita au-devant de lui et essuya avec respect son visage. Cette action courageuse reçut aussitôt sa récompense; car, ajoute la tradition, la face du Seigneur demeura miraculeusement empreinte sur ce voile. Une porte basse, du côté gauche de la rue, indique l'emplacement de la maison d'où sortit cette femme. C'est la 6ème Station, elle est à 160 pas de la précédente.

Une entaille pratiquée dans le mur, à cent pas plus loin, indique la 7ème Station où Jésus tomba pour la deuxième fois.

Nous voici à la porte Judiciaire, où était affichée la sentence des condamnés, par laquelle ils passaient pour se rendre au lieu du supplice. La ville finissait là de ce côté, et on y retrouve encore quelques vestiges de l'ancienne porte. C'est ici que le Sauveur adresse aux filles de Jérusalem une parole de compassion; c'est le dernier adieu, et aussi le dernier regard qu'il laisse tomber sur la ville ingrate. C'est la 8ème Station, à cinquante pas de la précédente. De la porte Judiciaire au haut du Calvaire, il y a à peu près 400 pas, et de ce point la montée commence à devenir plus difficile.

Après la porte Judiciaire, le chemin prenait à gauche. Des constructions élevées sur ce point interceptent le passage, et il faut faire un long détour pour arriver à la neuvième Station, indiquée par une autre colonne renversée. C'est le lieu de la troisième chute de Jésus-Christ.

Les cinq dernières Stations sont dans le monument du St. Sépulchre qui renferme le lieu où le Sauveur fut dépouillé de ses vêtements; celui où il fut attaché à la croix, le Calvaire où il expira et le tombeau où il fut déposé. Nous les avons déjà décrits dans notre première lecture.

Les Musulmans comme les chrétiens indiquent ces diverses stations aux pèlerins et racontent les traditions précises qui s'y rattachent; mais quel plus excellent cicéronne pourrions-nous désirer que le bon P. Bernard, qui nous expliquait avec la connaissance la plus profonde, les tristes souvenirs de ces lieux consacrés par les souffrances de la plus auguste Victime? Aussi le souvenir de cette journée est-il resté à jamais gravé dans notre cœur.

Dans l'après-midi, nous allons visiter ce que l'on appelle le quartier des lamentations des Juifs, situé près de l'emplacement de l'ancien temple. C'est un spectacle qui vient confirmer de la manière la plus saisissante tout ce que nous avons vu jusqu'ici. C'est un témoignage de plus rendu à la vérité et prolongé jusqu'à nous à travers tous les siècles. Nous rencontrons des groupes nombreux d'hommes et de femmes qui s'y ren-

dent. Il est aisé de reconnaître les Israélites au type de leur figure. L'étrangeté de leurs costumes nous frappe ; les hommes sont vêtus de longues robes de laine ou de soie, rayées de couleurs vives sur un fond presque toujours jaune ; leur tête est couverte d'un bonnet de fourrure ou d'un turban bariolé. Les femmes s'enveloppent dans un voile blanc qui laisse le visage à découvert.

Nous entrons dans une place longue, pavée, fermée de tous côtés. C'est là que les enfants d'Abraham viennent pleurer sur les ruines de Jérusalem et du Temple. Les hommes debout lisent la Bible, sans doute les lamentations du prophète Jérémie : ils sont immobiles, profondément absorbés dans cette lecture religieuse, et les pèlerins qui passent à côté d'eux ne peuvent attirer un seul regard. Les femmes sont assises sur le pavé, la tête appuyée contre ces blocs énormes de pierre qui forment la base du rempart, et qui sont évidemment de l'époque hébraïque. Nous entendons les cris et les gémissements qu'elles poussent, nous voyons couler leurs larmes. J'avoue que c'est un spectacle touchant que la vue de ces restes d'Israël, si fidèles aux souvenirs de l'antique Sion, venant pleurer sur des ruines. Pauvre peuple ! quand donc se lèvera sur lui le jour de la miséricorde ?

Tout auprès est leur quartier (*Harth-el-Tahüd*), en arabe, quartier des Juifs. Ils sont là au nombre de 6 ou 7 mille entassés entre l'emplacement du Temple et le mont Sion. En grande partie étrangers, ils viennent sur leurs vieux jours demander à Jérusalem un asile pour leur vieillesse, et à la vallée de Josaphat un peu de terre pour y dormir à côté des ossements de leurs pères. Les petites maisons de ces quartiers présentent un aspect qui n'annonce pas les richesses que l'on dit y être cachées. La population paraît triste, opprimée, et l'on ne voit que trop sur tous ces fronts, comme sur ces ruines, le signe de la malédiction divine.

En sortant du quartier juif, nous parcourons une longue rue musulmane, qui court dans la longueur de la vallée Byroxyenne et suit les vastes constructions occidentales de la *Mosquée d'Omar* qui s'élève sur l'emplacement de l'ancien temple que Solomon avait fait bâtir à grand frais et où il avait déployé tant de magnificence que, de nos jours, il n'y a pas un monument qui pourrait lui être comparé pour les trésors qu'il renfermait. Il en fut, hélas ! de cet édifice comme de Jérusalem ; il subit les mêmes vicissitudes que la ville.

En laissant la rue musulmane à gauche, nous passons devant une superbe fontaine de marbre ornée de ravissantes arabesques. Elle est tarie comme toutes les autres. Nous contournons la double enceinte qui entoure la célèbre mosquée comme une large ceinture ; elle est occupée par les habitations réservées aux derviches. La seconde enceinte est formée par d'élégants portiques qui se dressent à distance du monument devant ses façades principales. Enfin nous franchissons une plateforme de huit marches et nous nous trouvons devant la mosquée, une des plus belles de l'Islamisme, presque aussi sainte pour les Musulmans que celle de Médine et de la Mecque. Elle s'élève au milieu d'une vaste esplanade en forme de parallélogramme. C'est un bâtiment octogone régulier, dont les côtés ont 90 pieds ; il est surmonté d'une coupole de 40 pieds de diamètre ; autrefois il était recouvert en cuivre doré, et aujourd'hui en plomb ; une lanterne s'élève au-dessus et un croissant surmonte tout l'édifice. Les murs sont

tout recouverts extérieurement de briques peintes de diverses couleurs et chargées d'arabesques ; vu de loin, les nuances disparaissent et l'édifice bleu se détache de l'horizon terne qui l'environne.

Cette mosquée fut construite vers le milieu du 7ème siècle par Omar, alors maître de Jérusalem, qui lui donna son nom. Les Croisés, après la prise de la ville, la transformèrent en église ; mais la chute du royaume de Jérusalem la rendit bientôt au culte Mahométan. Lorsque la croix placée au haut de la coupole tomba pour faire place au croissant, il s'éleva de si joyeuses clameurs au sein de la population musulmane, et un si long cri de douleurs parmi les chrétiens, qu'on aurait cru, disent les historiens, que le monde allait s'abîmer. La croix remontera peut-être un jour au faite de la coupole, pour annoncer la défaite du culte de Mahomet et le triomphe du christianisme.

Il y a quatre portes dans les faces qui sont aux quatre points cardinaux ; celle du Nord est ornée d'un portique supporté par 8 colonnes en marbre ; ces quatre faces ont cinq fenêtres, les autres en ont 3 ; les vitraux sont colorés. Tout à l'entour, le parvis est couvert de dalles luisantes.

L'entrée de la mosquée était autrefois défendue aux chrétiens sous peine de mort. Le fanatisme musulman ne permettait pas même l'accès de l'immense parvis. Mais sur une permission spéciale du gouverneur Kurchid Pacha, nous pouvons la visiter. L'intérieur est splendide ; c'est un immense perystyle surmonté d'un dôme ; trente deux colonnes de marbre gris séparées en deux rangs soutiennent la voûte énorme de cet édifice dont les richesses sont fabuleuses ; partout on ne voit que marbre blanc, lames d'or et d'argent. Le sol sur lequel on ne nous permit de marcher que déchaussés, est pavé de grandes tables de marbre de diverses couleurs, dont la plus grande partie ainsi que beaucoup de matériaux ont été enlevés par les Turcs dans les différents édifices chrétiens autrefois si riches. Ce monument n'a rien de remarquable pour nous et ne laisse pas même de souvenirs au point de vue artistique, sinon la confusion des richesses qu'on y a entassées. On nous montre dans le pavé, vers la partie occidentale de la mosquée, une balle de marbre noir de 3 pieds carrés environ, percée de 23 trous, dont 2 sont remplis chacun par un gros clou à tête carrée. C'est sur cette pierre que Mahomet mit le pied en descendant de cheval lorsqu'arrivant de l'Arabie heureuse, il fit le voyage du Paradis "pour traiter d'affaires avec Dieu," comme le rapporte la tradition musulmane.

Une seconde mosquée, au sud de la grande, portait autrefois le nom d'Église de la Présentation, pour honorer la consécration de la Ste. Vierge au Seigneur dès ses plus jeunes années. C'est là qu'elle vécut à l'ombre du sanctuaire jusqu'au jour où elle unit sa destinée à celle de St. Joseph, vouée au service du Temple avec les autres Almas. Cet asile qui avait abrité les jeunes années de la Ste. Vierge, n'a pas été aussi privilégié que la Ste. demeure de Nazareth. Il paraît, d'après un passage de St. Cyrille, que cette ancienne église fut bâtie par Justinien Ier et qu'elle était une des plus belles de toutes celles qui ont été dédiées à la Ste. Vierge.

Avant que de rentrer à la Casa-Nuova, où nous goûtons, tous les soirs, ce doux repos que procure un semblable toit après les fatigues de nos longues excursions,

jétons un coup d'œil sur la ville, non pas pour étudier ses monuments et ses souvenirs, mais les principaux caractères de la physionomie morale et religieuse qu'elle représente.

* * *

Jérusalem offre à l'intérieur le même aspect que les autres villes de la Palestine. Ce sont des rues étroites, inégales, tortueuses, souvent voutées et obscures, et presque toujours désertes. La rue du Patriarche, auprès du St. Sépulture, est à peu près la seule qui soit animée. Partout ailleurs, absence complète de mouvement et de bruit. Tout semble se taire dans cette étrange cité, pour ne laisser parler que les ruines qu'elle renferme. Les maisons, confusément entassées, sont basses, carrées et percées de quelques rares ouvertures, que des "moucharabys" ou treillis serrés protègent contre les regards indiscrets. Les toits sont terminés en terrasse aplatie ou en dôme. Nous remarquons sur quelques uns des tas de pierres. Ce sont des projectiles destinés à protéger la maison contre une attaque. Ce qui préoccupe avant tout dans cette contrée où le pouvoir est si faible, où l'audace est si grande, où tous les droits sont pour ainsi dire méconnus, c'est de se créer des moyens de défense pour se mettre à l'abri de toutes les surprises. C'est dans ce même but évidemment que les portes des maisons sont extrêmement basses : il faut courber la tête pour y entrer; et si c'est un ennemi, il est facile de l'arrêter sur le seuil.

Les principales rues de Jérusalem sont : *Hasat-Bab-el-Amoud*, rue de la porte de la colonne, qui va de Damas au Midi. C'est celle que suivait Simon le Cyrénéen quand il rencontra le Sauveur chargé de sa croix; *Harat-el-Alam*, la voie douloureuse, qui coupe la rue de la colonne; *Souk-el-Kebir*, la rue du grand Bazar; *Harat-el-Magara*, la rue des chrétiens, qui va du St. Sépulture au couvent des Latins; *Harat-el-Moclemîn*, la rue des Musulmans; *Harat-el-Armen*, la rue des Arméniens; *Harat-el-Yahoud*, la rue des Juifs située là où était la vallée Tyropœenne; la *rue du Patriarche*, près de la demeure qu'occupaient les patriarches de Jérusalem au temps des croisades. Elles sont toujours sales et remplies d'une étrange poussière, composée de tous les débris végétaux et animaux que n'ont pu dévorer les chiens, ces seuls entrepreneurs de la propreté des rues chez les paresseux Osmanlis.

La population de la ville dépassait 15 mille habitans en 1863, savoir : 7,000 Juifs; près de 5,000 Musulmans; 2,000 Grecs schismatiques; 4,000 catholiques Latins; 60 Coptes ou chrétiens d'Égypte qui suivent les erreurs d'Eutychès; quelques Abyssins qui fraternisent avec les Coptes; 60 Grecs melchites ou impériaux; enfin 470 Arméniens schismatiques. Toutes les communions chrétiennes sont ainsi représentées auprès du St. Sépulture, et toutes les voix, celles du schisme et de l'hérésie aussi bien que celle de l'Église catholique, viennent offrir au tombeau du Sauveur le culte de l'adoration et de la prière.

Après cette énumération de la population, nous devons en mentionner une autre qui mérite une certaine attention, car elle est assurément la plus nombreuse; c'est la population des chiens. Leur race n'a rien de remarquable, ils tiennent du loup et du renard. Aucun d'eux n'a jamais connu de maître et ne répond à aucun nom. Ils n'appartiennent à personne; tandis que

le pavé leur appartient; c'est lui qui les a vu naître et qu'ils ne perdent point de vue sous peine d'être affreusement maltraités par leurs pareils. Jaloux de la possession exclusive de leur territoire, ils sont aussi à peu près également répartis dans toute la ville, dormant tout le jour dans le trou du pavé où chacun a fait élection de domicile. Les hommes, les chevaux, les chameaux peuvent impunément leur piétiner les pattes et la queue, ils ne se dérangent que tout juste ce qu'il faut pour n'être pas écrasés. Ils ne sont guère plus méchants pour les chrétiens que pour les Turcs, depuis que chacun est libre de les châtier quand ils l'ont mérités, ce que le fanatisme musulman ne permettait pas autrefois. Quatre de ces intéressants animaux se sont constitués inamovibles possesseurs de l'entrée de la Casa Nuova, et un des domestiques du couvent me dit un jour en me les montrant : *Questi sono Italiani*.

Mais, si le jour, ils sont inoffensifs, dès que le soleil a disparu, malheur à celui qui se trouverait dans la rue sans une lanterne et sans un bâton ! s'il n'était ramassé par la patrouille, il serait infailliblement dévoré par les chiens.

* * *

Le lendemain 22 septembre, nous employons cette matinée à faire une course d'archéologue et de pèlerin. Nous visitons quelques charmantes églises ogivales bâties par les Croisés. Elles sont situées sur l'Arva, dans le quartier mahométan. Voici d'abord celle de Marie Magdeleine, construite sur l'emplacement de la maison de Simon le Lépreux. C'est là que cette sainte répandit le vase de parfums sur les pieds du Sauveur, et qu'elle les arrosa de ses larmes. Nous retrouvons encore debout les absides des trois nefs, avec quelques traces de peintures effacées. Les absides latérales devaient servir, comme chez les Grecs, à la préparation du sacrifice. Dans celle du milieu, une disposition particulière attire notre attention; ce sont deux ouvertures pratiquées dans le mur, à droite et à gauche de l'autel; l'une servait de tabernacle, ou l'appelaient *armarium*; l'autre, correspondant à la première, était la piscine.

L'Église de St. Pierre, mieux conservée, sert aujourd'hui de mosquée. Elle présente la même forme ogivale que nous venons de citer, et une nef avec un triple évaselement au chevet, en forme d'abside.

Plus loin, cette charmante rotonde, qui élève encore sa gracieuse petite coupole, et qui est aujourd'hui abandonnée, était une chapelle consacrée à la Ste. Vierge. Mais la plus belle et la plus complète de toutes ces églises est celle de St. Anne, près de la porte St. Etienne. Le portail occidental est d'un fort beau travail; l'ornementation sent encore le romain. Il est encadré dans une archivolte foliée. L'ogive commence à poindre à l'intérieur. Elle a trois nefs profondes; au milieu du transept s'élève une coupole, et à droite on descend dans une crypte qui complète ce curieux monument. C'est là, d'après les traditions orientales, que serait née la Ste. Vierge, et cette église aurait été élevée pour honorer sa nativité et le souvenir de sa sainte mère.

Nous sortons de la ville en passant de nouveau par la porte St. Etienne, puis nous franchissons le Cédron, et nous voyons à notre gauche un monument souterrain qui porte le nom de "Tombeau de la Ste. Vierge." Un large escalier de plus de 40 marches y conduit. On rencontre d'abord, sous ces voûtes, les tombes sépulcrales

de St. Joachim et de St. Anne, les augustes parents de la Ste. Vierge, et celle de son époux, St. Joseph. C'est un véritable tombeau de famille, réunissant après la mort, dans une même demeure, ceux qui avaient été si saintement unis pendant leur vie. Vers le fond, à droite, est le monument qui renferme le sépulcre vide de la Ste. Vierge. L'Eglise souterraine qui couvre ce tombeau, est en forme de croix. L'ogive légèrement accusée dans son architecture, indique l'ouvrage des croisés.

Nous continuons alors vers la droite en suivant le Cédron, et après avoir passé le pont qui relie ce ravin à la côte, nous arrivons devant quatre autres monuments l'unèbres adossés aux flancs de la vallée du côté du mont des Oliviers. Ce sont les tombeaux d'Absalon, de Josaphat, de Zacharie et la grotte des apôtres ou tombeau de St. Jacques. Celui d'Absalon présente un cachet d'originalité et de grandeur qui lui assigne une date très-reculée et confirme la tradition qui veut que ce tombeau ait été construit par Absalon lui-même. Qu'on se figure un tube pris dans la masse du rocher, dont il est séparé par un vide creusé de main d'homme, et orné de colonnes et de pilastres. Des moulures au profil largement accentué décèlent une ressemblance de l'art Judaique avec celui des Egyptiens. Ce dé est surmonté d'une pyramide formée de blocs rapportés et terminés par un bouquet de palmes.

Ne serait-ce pas là ce monument dont parle la Bible ? *"Absalon avait dressé pour lui de son vivant un cippe dans la vallée du Roi ; car, disait-il, je n'ai point de fils pour rappeler le souvenir de mon nom ; et il avait appelé le cippe de son nom."* On le nomme encore l'Absalon de nos jours. Nous remarquons un tas considérable de pierres autour du tombeau d'Absalon ; en voici la cause. La mémoire de ce fils rebelle est en exécution parmi les Arabes, et il ne passe pas une femme dans ce sentier qui ne ramasse un caillou et ne le jette, en signe de malédiction, contre la tombe du fils révolté, tant le sentiment de l'autorité paternelle est en honneur au sein de ces populations !

Le monument qui porte le nom de Josaphat, et qui est à moitié engagé dans des décombres, n'a point servi à la sépulture de ce roi ; il fut enseveli avec ses aïeux. Le tombeau de St. Jacques est une crypte creusée dans le rocher. Il s'ouvre du côté de la vallée par un superbe vestibule, soutenu sur deux colonnes et deux demi-pilastres doriques pris dans la masse du roc. La tradition rapporte que c'est là que se cachèrent les apôtres, lorsqu'ils abandonnèrent Jésus saisi par les satellites de Judas, et que plus tard le corps de St. Jacques, premier évêque de Jérusalem, qui avait été précipité du haut du temple, y fut enseveli. Le monument de Zacharie présente une grande ressemblance avec celui d'Absalon ; il n'en diffère que par le couronnement pyramidal qui le surmonte et qui est entièrement monolithique. C'est une masse que l'on a isolée du rocher et ornée de sculptures. Il a dû servir de sépulture à Zacharie, fils de Barachie, tué par les Juifs entre le temple et l'autel.

Après avoir visité les monuments que nous venons de décrire, nous nous rendons sur le sommet du mont des Oliviers à 300 pas environ du jardin de Gethsémani, qui forme comme un marche-pied sublime bien digne de servir de théâtre à la glorieuse ascension du Sauveur. Nous franchissons une enceinte, et nous entrons dans une petite mosquée de forme octogone, reste d'une

église bâtie par Ste. Hélène, au lieu même où le Seigneur monta aux cieux, en présence de sa divine mère et de cent vingt disciples. St. Jérôme assure qu'on n'avait pu fermer la route à l'endroit où Jésus-Christ s'éleva dans les airs.

De cette hauteur, le regard étonné embrasse des horizons magnifiques surtout pour les souvenirs qu'ils rappellent. C'est assurément le panorama le plus imposant que l'homme puisse contempler sur la terre, pour tout ce qu'il reproduit des enseignements de la foi : à l'Orient, la mer Morte et ses montagnes stériles au pied desquelles gisent les ruines de ces villes malheureuses frappées par la vengeance de Dieu.

Du même côté, le mont Nébo élève sa tête majestueuse et rappelle l'endroit d'où Moïse contempla la terre promise et où il est enterré ; plus près s'étend le Jourdain, où Notre-Seigneur reçut le baptême et commença sa mission... De ces aspects lointains, promeneons nos regards sur Jérusalem. Ah ! comme elle paraît désolée et solitaire sur ce piédestal de montagnes où elle est assise comme une souveraine dépouillée qui pleure à jamais sa gloire et sa splendeur éclipsées. De ce point de vue on découvre tout l'ensemble de cette voie Douloureuse, depuis ses premiers pas jusqu'à ses derniers, où le Sauveur victorieux, apparaissant au sommet du mont des Oliviers, quitta ses disciples et remonta vers les cieux.

On a donc sous les yeux comme l'ensemble de tout ce que le chrétien doit venir contempler à Jérusalem ; car il n'y a pas seulement à y voir la grotte de l'agonie, le prétoire de la condamnation, la colonne de la flagellation, le lieu du crucifiement, mais de plus, il y a à y voir le lieu de la Résurrection et du triomphe, et enfin celui de l'Ascension.

C'est ainsi que l'on comprend bien tous les trésors de foi et d'instruction que renferment les Saints Lieux. C'est ainsi que l'on comprend également la vraie suite des œuvres de Dieu qui a fait passer son Divin Fils par les épreuves de la croix, mais pour le couronner dans le triomphe. Il est autant plus nécessaire pour le chrétien de voir et de comprendre cet ensemble, que la destinée de l'Eglise comme celle de tous ceux qui la composent, Mesdames et Messieurs, est de passer par la voie des épreuves, pour arriver un jour à une victoire qui sera comme une ascension et un triomphe éternel.

Les suites d'une adoption.

(Suite.)

On rencontra le Marquis comme par hasard ; il accosta ces dames avec cette politesse que les grands seigneurs d'autrefois avaient pour tout le monde. Aux remerciements embarrassés que Marthe balbutia pour l'envoi des fleurs, il répondit de ces phrases flatteuses qui firent bondir d'orgueil le cœur de la pauvre enfant.

Retirée dans sa chambre, elle évoquait le souvenir d'Edouard pour contrebalancer les idées que le Marquis avait éveillées dans sa tête. Devait-elle sacrifier l'amour si dévoué de son cousin ? Que dirait-il s'il pouvait se douter que sa fiancée permettait à un homme d'un rang si supérieur au sien, d'avoir pour elle ces mille attentions qui étaient une offense, si elles n'étaient pas dictées par le désir de s'unir à elle ? Et si cela était,

pourrait-elle se résoudre à enchaîner sa vie à celle de ce vieillard ? Ses richesses seraient-elles une compensation suffisante ? Quelquefois le cœur de Marthe se révoltait ; mais le plus souvent le résultat de ces réflexions était : Si la fortune et le sang me sont de nouveau offerts, je serais folle de les refuser. Edouard ne devra pas m'en vouloir : j'ai une position si inespérée ! Jamais, quoi qu'il fasse, il ne pourra m'en donner une semblable. Ma tante le sent bien, j'en suis sûre ; loin de m'encourager à être fidèle à son fils, elle semble au contraire vouloir précipiter les choses. Mais qui sait ? peut-être nous trompons-nous toutes les deux ? Le Marquis ne s'est jamais prononcé ouvertement. Il m'aime, c'est positif : ses regards le disent assez ; mais voudra-t-il faire sa femme de la nièce d'une marchande comme ma tante ?

Le Marquis semblait en effet hésiter. Cependant enfin il se décida, et la demande fut faite.

Toinette seule plaida la cause du pauvre absent : elle pria Marthe avec larmes de ne pas lui causer cet immense chagrin. Mais, poussée par l'orgueil, la jeune fille dédaigna les conseils de la fidèle servante ; elle lui imposa même silence avec hauteur, lorsque, poussée à bout par l'affection qu'elle portait à son maître, Toinette accusa l'ingratitude de Marthe de ne pas avoir de cœur.

Plus enchantée qu'elle n'osait le dire, M^{me} Mécla avait peine à dissimuler sa joie. Le mariage de Marthe comblait ses vœux : outre que son fils échappait par là au malheur de l'avoir pour femme, elle ne pouvait s'empêcher d'être très fière de cette alliance.

Que de commérages eurent lieu dans la petite ruelle ! Et ce n'était pas seulement là : la ville entière se préoccupait de cet événement.

On ne parlait que de la corbeille féerique offerte par le Marquis à sa fiancée.

Ces magnificences étaient seules capables de distraire Marthe. Plus le jour du mariage approchait, plus elle avait besoin de s'étourdir. Bien souvent, le visage pâle et pensif d'Edouard se plaçait dans sa pensée à côté de celui du Marquis : quelle différence entre les deux !

Il lui semblait voir le doux et mélancolique regard de son cousin se fixer sur elle avec une si navrante tristesse ! Que de reproches renfermait ce regard !

Qu'allait-il faire en apprenant qu'elle n'était plus libre ? Sa mère dit qu'il se consolera, se répétait-elle pour étouffer ses remords ; il se mariera avec une femme qui le rendra plus heureux qu'il ne l'aurait été avec moi.

Et alors pour achever de s'aguerrir contre les regrets, elle faisait chatoier les riches étoffes et ornait son bras et son cou des bijoux que le Marquis lui avait prodigués.

Une foule compacte se pressait dans l'église de Saint-Orens le jour du mariage. Une exclamation générale d'admiration et de pitié se fit entendre lorsque Marthe traversa la nef, vêtue de dentelle, enveloppée dans son long voile et belle comme elle ne l'avait jamais été. Fier et rayonnant, le Marquis prit place à ses côtés : ils furent unis.

— Adieu ! ma chère nièce, Madame la marquise, lui dit la marchande, bien haut pour être entendue, au moment où la jeune femme montait dans l'élégante voiture armoriée qui l'attendait à la porte de la petite maison de la ruelle qu'elle quittait pour toujours.

— Écrivez à Edouard, lui dit Marthe en se penchant

comme pour l'embrasser, et demandez-lui qu'il me pardonne.

Puis les chevaux l'emportèrent : elle allait faire un long voyage avec son mari.

Edouard reçut la lettre de sa mère annonçant le mariage de Marthe, et ne fit aucune allusion à cette événement dans sa brève réponse. De temps en temps la veuve recevait des nouvelles de l'absent, et cela lui suffisait.

Un jour, sans l'en avoir prévenu, d'avance, le voyageur arriva. Dévoré dit-il, par le mal du pays, il revenait jouir en paix de la fortune qui lui avait été léguée.

Tout était changé en lui : son regard avait pris une expression presque dure ; un sourire ironique plissait souvent ses lèvres ; ses manières étaient sèches.

Sa mère s'attendait à ce qu'il s'informerait de sa cousine ; il n'en fit rien. Il reprit possession de sa chambre sans émotion, du moins apparente. Interrogé par sa mère sur la valeur de l'héritage, il répondit assez brusquement qu'il était plus que suffisant pour lui permettre de satisfaire ses fantaisies et de marcher de pair avec la riche bourgeoisie.

Son retour fit sensation. On le rechercha. Comme toujours, on exagéra beaucoup sa richesse ; cela lui valut un accueil fort empressé dans la société auscitaine.

Au grand étonnement de M^{me} Mécla, Edouard parut très désireux des plaisirs pendant quelques mois. Il mena une vie assez agitée. Bien vu par les officiers qui tenaient garnison à Auch, on le rencontrait sans cesse avec eux, au café, aux promenades, partout où il avait du monde à voir. Il affectait un ton léger en parlant des femmes et prétendait les envelopper toutes dans un souverain mépris.

Un jour, en parcourant un journal, il pâlit : il venait de voir annoncer la vente de la petite maison qu'il avait une fois admirée avec Marthe. Quelques semaines plus tard, il avertit sa mère qu'il était fatigué de la ville et qu'il se retirait à la campagne.

— Vendez votre fonds de commerce et venez avec moi, lui dit-il. Q'avez-vous besoin d'entasser écu sur écu ?

Si c'est pour moi que vous travaillez, vous avez grand tort : comme je ne me marierai jamais, j'ai bien plus qu'il me faut pour le présent et l'avenir. Quittons cette ville pour n'y plus jamais revenir.

— Et pourquoi cette horreur subite ? demanda M^{me} Mécla. Tu avais pourtant l'air de bien te plaire ici.

— Bah ! dit-il avec ironie, on fait croire au vulgaire tout ce qu'on veut. J'aurais été bien fâché d'avoir l'air d'un amoureux rejeté : si on l'avait redit à notre belle marquise, elle en eût été trop fière !

— Tu l'aimes encore, dit la veuve en fixant les yeux sur son fils.

— L'aimer ! oh ! pour cela, non. J'ai même honte d'avoir eu jadis de l'affection pour elle. S'être vendu à un vieillard pour de misérables colifichets ! fi ! quelle horreur ! Mais, du reste, elle est comme toutes les femmes : poupées sans cœur !

Il parlait presque avec rage. Ses lèvres blêmes tremblaient violemment. Sa douleur si longtemps contenue faisait explosion. La blessure, loin d'être cicatrisée, était toujours aussi saignante.

— Et vous l'avez encouragée à ce honteux marché ? reprit-il.

— Je l'ai fait pour toi.

DONOTHÉN DE BODIN.

(A continuer.)